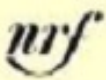
ÉDOUARD GLISSANT

PHILOSOPHIE DE LA RELATION

poésie en étendue



GALLIMARD

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PHILOSOPHIE DE LA RELATION

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pour Pascal G.
en premier lieu.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Souques

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

I

Il y eut, qui s'éleva, une parole sacrée. Or le poème, alors le poème, de soi engendré, commença d'être reconnu.

Ainsi aurait dû être prononcé, peut-être, dans les préhistoires de toutes les littératures du monde, ce même commencement. Son intitulé indiquerait un premier et obscur composé de l'*intention* des langages, bien avant que les rudes clartés des histoires ne divisent les espaces et les échos des voix. C'était avant toute humanité. Les glycérias follement apparus se regroupaient en lisières déchiquetées qui divaguaient dans des gorges de feu, les couleurs à peine se distinguaient les unes des autres, et les arcs-en-ciel torturés n'étaient encore que des masses sans halo qui requéraient à la ronde leurs lignes. Des éternités plus loin, ce qui a surgi sur les pentes obscurcies des grottes n'était pas l'ombre trompeuse

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'une réalité d'au-dehors, mais le signe même de la fusion du tout au tout : les humanités n'avaient pas encore retranché leurs différences à coups d'amputations sanglantes, et ce qui était gravé là sur les roches de leurs cavernes, ni main divine ni trait conjuratoire, était aussi la mémoire de ce poème originel, venu de soi-même, et l'écho de cette parole sacrée, née déjà de toutes choses au monde. Poème, relent, écho, qui exhalaient et accompagnaient la stupeur sacrée.

Le mythe, ou cette légende ou ce rêve, grossi des réels inconcevables des origines, qui se recomposa dans les premières histoires des humanités, n'avait pas la valeur close d'une occasion historique, pour la raison qu'il se répétait avec chaque poète qui, depuis ces temps offusqués, avait remonté nos temps évidents, pour rencontrer de semblables révélations. Écrire un poème, ou le chanter, ou le rêver, c'était consentir à cette vérité invérifiable, que le poème en soi est contemporain des premiers brasiers de la terre. Voilà pourquoi nous nous plaisons à ce que le prétexte du poème demeure très obscur, chacun recule à convenir à ses clartés, ce poème tout-voyant ne se prévaut d'aucune nécessité visible, et les plus assurés poètes le disent, et ce poème en revient chaque fois à cela qui fut un épisode ou un besoin des presciences des humanités, et il renouvelle, avec les poètes les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plus inattendus, dans leur nécessité de parole, ce cheminement qui a mené de l'obscur originel du chant à ses évidences tremblantes. Le tissu du poème est trouble, indiscernable, le poème va sa route par-dessous, il manifeste ses éclats dans toutes les langues du monde, cri ou parole, c'est-à-dire dans toutes les directions, où nous nous sommes peut-être perdus, il s'étend de vérité d'un paysage en vécu d'un autre, le poème nomade, il roule *de temps à temps.*

L'élévation avait fait que la parole s'était enlevée d'elle-même en même temps qu'effacée de tout lieu possible, comme un oiseau innumérable, cela se passait avant que les races et les langues et les postures se fussent différenciées puis opposées, et le poème avait disparu dans des effondrements de la terre, dans des obscurités insues, et avec lui toutes les possibilités des langues, qu'il avait fallu désormais recomposer comme des racines cassées.

*

Cet avant-jour, en gouffre, et inexplicable.

*

Les roux des paroles, les graphes du poème, nos humanités les ont durablement recommencés. Elles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cherchèrent ce qui avait été reconnu, elles allaient, par toutes ces langues au fur et à mesure redécouvertes. L'écriture ne leva d'abord pas de cette connaissance, mais voici que, oui voici l'entassement des voix à vif et des strophes haut déclamées, la précipitation des *raras* originaux, qui avaient préfiguré les cloches avant de les remplacer quand elles se turent, qui tournent et tournent, et le chuint cascadant des racines soulevées à vrac, et toutes les boues qui résistent à la remontée des mots, et la germination des chants qui, dans leurs langues et leurs langages de graines et de filaments, tentent de requérir à nouveau le poème, tout enfoui, qui est aussi leur œuvre et qui avait semblé jaillir de leurs semences sauvages. L'écriture et l'oralité allèrent du même balan, elles s'arrachaient des mêmes souches, nous avions oublié cela. Puis les peuples à écriture triomphèrent avec orgueil des peuples de l'oralité, c'était dit d'avance.

*

Que souhaitait cette parole du sacré (c'est de l'entièreté du monde que je parle), mis à part de confirmer tant d'obscurités inévitables? Elle avait supposé, au premier élan, de prévenir (ou de lutter) contre la partition des différences, qui semblait imparable, ensuite, quand les chemins et les inspirations du monde furent en effet divisés, elle s'occupa de rassembler encore ces

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

différences au long d'un même et même halètement, afin que le son divergent qui en résulterait jusqu'aux horizons en parût calme et rassurant.

Le sacré figurait ainsi une résolution bénéfique des menaçantes diversités, mais le poème n'y trouva pas l'espace d'être connu, il s'était dérobé sous les premiers effondrements de cette terre. Retenons bien : *que le poème fut enfoui dans un effondrement de la terre.* L'unité et la multiplicité des choses se présentèrent, par habitude plutôt que par commodité, selon l'ordonnance d'une partition par couples et dualités, avant que l'on ne découvrît les genres et les espèces, et cette cadence permit de mieux les distinguer (nous pensons et réagissons encore de cette manière duelle, c'est parfois un étonné plaisir), en attendant aussi que les différences renouvelées s'avouent comme telles, et que le poème une fois encore surgît. Mais déjà les peuples s'étaient séparés, les dominations proliféraient, et tous les fleuris des papayers, les mâles qu'on dit *bouarengues* parce qu'ils sont stériles, et les papayers femelles qui assument la charge de reproduire l'espèce, avaient fécondé en même temps, et séparément. Nous avons vu cela, un *male papaye* qui porte des fruits. C'était un ressouvenir des antiques indistinctions. Ayant traversé l'obscur, et l'ayant exprimé, avant d'entrer aux clartés incertaines de nos histoires.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

II

Dans le morne de Bezaudin, en Martinique (le rapport avec les braises originelles, la Pelée, n'est pas loin), et en cette année 2008 : le vert pâle des carrés de jeunes cannes cède à l'obscur de la montée. Il faut quitter les certitudes, après ce temps au loin : éclats, qui nous tentent, nuit des branchages, nus, qui nous emportent de l'ailleurs ! Le chemin tourne et vire et hale. Soudain, un de ses plus gros troncs, dont les fruits luisent, comme transparents et frêles, et pourtant oublié ou jadis méconnu, des fruits ainsi fragiles sur des branches farouches. Nous flottons à pleine allure sous leurs étages. Au haut, un large net éclairage tout arrondi de soleil, et des jeunes gens accroupis sous une véranda de terre rouge, comme de tranquilles revendeurs de feuilles, ils ne veulent pas risquer un faux-dire à propos du lieu incertain de cette case, alors ils nous adressent à leur parentèle, qui voisine sous un autre abri, le frère de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mère et le père du père, dont les voix trépident soudain dans l'après-midi sec. Je réapprends tout d'un coup la langue d'en haut, un créole en jets, qui glisse et concasse en même temps. *Où est cette maison primordiale, notre caye, dont les murs de terre et les clayonnages pendant ces temps avaient fait place à des tôles rouillées, de sorte qu'elle ressemblait à la fin à moins qu'une cabane à débarras?* J'y avais accompagné, il y a douze ans passés, un de mes fils encore enfant. Accroché à moi, tout effrayé par cette image du vide et du délaissement, il s'était détourné vers le bruit désormais affaibli de la rivière d'en bas. J'avais aussi essayé de deviner au travers d'une claie les contours des ombres à l'intérieur, mais ce n'avait été qu'un gros de ténèbres, sans doute ravagé de bêtes à mille pattes et de bêtes longues, rassasiées de roches à volcan. C'est pourtant là que je suis né. Aujourd'hui, je ne retrouve pas le chemin, ces voix se disputent les directions de la case, l'aigu déblatérant du père du père, la minutie têtue du frère de la mère, celui-ci plus jeune et plus retenu, l'aîné plus pathétique et affable et véhément, comme du verre blanc qui casse, nous décidons pour la minutie, nous suivrons sa direction, mais déjà c'est trop tard.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

III

Tu ne trouveras pas la case, à cette fois, parmi les pousses et les souques de ciment neuf, déjà cassé, comme ces yoles de travers, menées à l'aviron. À jamais tu ne trouveras.

Nous dévirons, pendant passé une heure, à travers les damiers de nuit et de soleil et les déchirures des ombres sous le branchage, nous enroulons les chuintements d'herbe et de boue alternées dans ce qui restait des anciens chemins. Nous espérons perdre nos corps dans ce chahut de végétation où la chaleur bouillonne, comme dans un canari sur le feu, couvert de trois roches. Je suis assourdi que je n'entende pas le ruissellement jadis persistant du bruit de la rivière d'en bas : non pas en cela que je m'y serais habitué, mais parce qu'il n'y a plus aucune de ces brisures d'eaux, elles aussi attachées de roches, pour monter avec nous le morne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les (gros) caïmitiers bleus et les abricots dont la peau s'écorche comme un liège adouci, les mangues zéphirine et les chadèques inattaquables se sont mêlés en un recommencement de temps et de terres, déjà recouverts de lianes douces et d'un semblant continu d'herbes à demi puantes, la terre à cet endroit s'est effondrée et s'est comme retournée sur elle-même, et les énormes racines éventrent toujours des cargaisons de branchages, bateaux coulés dont il semblerait qu'ils transportent encore leur plein de vivres. L'odeur de macéré a remplacé le bruit d'eau. Des barrages de troncs et d'empilements de terre bouchent des accès improbables, les maisons de ciment alentour ont été évacuées, toute la famille étendue, la mienne, qui avait circulé là (ici) a été distribuée à la ronde, et au mitan la case a disparu dans cet effondrement de la terre, comme un poème des premiers jours.

Mais le poème est en effet la seule dimension de vérité ou de permanence ou de déviance qui relie les présences du monde, conquérants et peuples ravagés, savants et communautés élémentaires, chants et hèlements, paisibles dialogues avec les bois et les eaux et les feux de l'étendue et poussées sauvages dans l'inconnu des ombres, graves poètes de service et griots sans limites, improvisateurs de pampa et cadenceurs de rames, communautés

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

criardes et peuples sans parole audible, techniciens des machines à étourdir et vulgarisateurs impudents, sous toutes les formes, à commencer par la fréquentation insoupçonnée que nous avons de nos entours, un pipiri d'acacia qui là se fige et commence de rêver son chant.

*

Cette parole des vieilles Afriques prononce, « seule la route connaît le secret », ou plus secrètement, « seule la route connaît le chemin ». L'aimant du monde nous mène dans ces directions que nous ne savions pas.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Phases

Facebook : La culture ne s'hérite pas, elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tout ce vent qui vente du poème est le poème même qui déjà s'anime.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

IV

La suite non ordonnée des images que je proposerai ici trouve ses lieux-communs dans l'ouvrage *Une nouvelle région du monde*, dont elle résume ou reprend les énoncés, si nous acceptons d'admettre qu'avec ce livre un lieu-commun (lié d'un trait d'union, par exception à l'usage grammatical autorisé quand l'expression signifie une évidence ou une vérité nues), est un lieu où chaque fois une pensée du monde appelle et éclaire une pensée du monde. Pourtant, comme une rivière débordée, qui creusait des bassins où vous bouchonniez combien de mulets d'un coup (c'est le Grand Bassin, passé Ducos et Saint-Esprit, allant par des pistes de travers jusqu'à la montagne du Vauclin), se couvre désormais de ces boues sales et d'ordures et traîne ses exiguïtés jusqu'à un delta indistinct et à jamais jauni, tellement multiplié qu'il en est transparent, ainsi le monde, se découvrant à nous, se couvre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aussi de toutes les incertitudes et des indistinctions qui nous masquent son mouvement.

La fréquentation des histoires des humanités, dès lors que les peuples se furent séparés, qu'ils ne retinrent du monde que leur seul environ, et que les cultures occidentales bien longtemps après se furent attachées à « découvrir le monde », puis l'ont à peu près colonisé, enseigne que ces humanités ont puissamment contenu la passion de la découverte dans la folle urgence de dominer. La conquête permettait le plus souvent de vérifier les hypothèses du savoir. Découvrir les mondes et en ouvrir la vérité, maîtriser le monde et convenir à toute connaissance dans sa puissante généralité, pour le corps des nations en expansion, allaient ensemble. En regard de cela, les guerres entre voisins n'étaient pas tant de conquêtes que de suprématie. L'axiome qui s'en déduit veut que les découvreurs n'auront vraiment mis d'ardeur à conquérir que cela qu'ils ne reconnaissaient pas. Les cartes nues et muettes (*terra incognita*) les hypnotisaient, par le fantasme de l'ancienne unité des terres. La conquête alors ne valait pas pour infamie, toute découverte avait ses sortes de noblesse.

Depuis que le monde s'est ainsi rallié à sa totalité, la passion de découvrir a peu à peu fait place à une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

autre exigence, vraiment, celle de cette totalité même : c'est-à-dire que les sensibilités humaines aujourd'hui à l'œuvre dans l'étendue se sont révélées de plus en plus infatigables à en considérer les parts inaperçues, à soutenir que celles-ci ne sont pas moins vivantes dans l'équilibre du tout que ne le seraient les plus puissants éléments, et les plus ostensibles, qu'on en aurait pu distinguer. Cela paraît trop simple à dire, mais nous ne voyons plus le monde en manière grossière et projective : et par exemple, comme hier, cinq continents, quatre races, plusieurs grandes civilisations, plusieurs périples de découvertes et de conquêtes, des avenants réguliers à la connaissance, un devenir à peu près devinable. Nous entrons maintenant et au contraire dans un infini détail, et d'abord nous en concevons de partout la multiplicité, qui est inétendue, et qui pour nous est indémêlable, et sans prédiction. Vingt civilisations d'hier composent maintenant des infinités de cultures. Ce que nous savons de leurs natures augmente pour nous l'obscurité de leurs rapports.

*

Et tout aussi simplement dit : il n'y a pas que cinq continents, il y a les archipels, une floraison de mers, évidentes et cachées, dont les plus secrètes nous émeuvent déjà. Pas que quatre races, mais d'avant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aujourd'hui d'étonnantes rencontres, qui ouvraient au grand large. Elles étaient là, nous les voyons.

Il n'y a pas que de grandes civilisations, ou plutôt : la mesure même de cela qu'on appelle une civilisation cède à l'emmêlement de ces cultures des humanités, avoisinantes et impliquées. Leurs détails engendrent partout, de partout, la totalité. Le détail n'est pas un repère descriptif, c'est une profondeur de poésie, en même temps qu'une étendue non mesurable. Ces inextricables et ces inattendus désignent, avant même de les définir, la réalité ou le sens du Tout-monde.

Le rapport de la découverte à la conquête à la connaissance, sur ces nouveaux horizons, cessa d'être évident, et de même la pertinence des conquêtes. Aujourd'hui, les puissants savent profiter d'une autre manière. Seules des collectivités engoncées dans les chemins d'un passé pour elles réellement insurpassable, peut-être à cause de leur masse impressionnante et qui les distrait de se mouvoir (autant qu'il faudrait) dans le mouvement du monde, continuent de fonder sur la connivence de la découverte et de la conquête et de la connaissance. Par exemple, elles testent dans des guerres lancées bien à propos les armes qu'elles inventent ou perfectionnent entre deux conflits, nous le répétons tout innocemment. Elles commercent de ces armes, et c'est double profit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La dimension de la totalité monde, les nouveaux moyens d'oppression, rendent peu à peu caduc cet appétit de dominer, et si ce n'est dans les faits, du moins est-ce dans l'appréciation que l'on en tire : disant que la force des nations ne fait plus leur grandeur. La grandeur tient à l'équilibre d'intuition (singulière ou collective) des rapports avec l'Autre, quand il s'agit de pays à pays, et par ailleurs à l'acuité de la perception d'une esthétique du monde, gardienne des vues d'équilibre ou de rupture, quand cette esthétique va de culture à culture humaines : équilibre et acuité, intuition et perception, soutenus dans d'égales raisons.

La passion nouvelle de voir réaliser cette totalité monde, sans en excepter la plus inaperçue des composantes, a requis des humanités d'aujourd'hui d'autres exigences secrètes, en premier lieu celle de reconnaître la différence (les différents) comme l'élément premier de la Relation (dans le monde). Le différent, et non pas l'identique, est la particule élémentaire du tissu du vivant, ou de la toile tramée des cultures. Il est incontesté qu'une espèce vivante clonée à l'infini est une espèce qui s'arrêterait infiniment, à moins qu'elle n'entrât dans la catégorie des mécanismes erratiques, ou que pour elle l'identique ne devînt, par pur paradoxe, c'est-à-dire sans qu'elle l'eût considéré ni désiré tel, un principe de diffé-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rence. On prétend ainsi que le clonage ouvrirait sur la pérennité, sinon l'éternité. Encore, il est évident (lieu commun) qu'une culture humaine qui s'embrasserait elle-même à jamais, et à soi-même seule, est une culture qui n'embrasserait rien du monde et ne se délierait pas, ni ne s'embraserait. De nos jours, ces paralysies deviendraient-elles possibles vraiment, c'est-à-dire vivables, à même un dur chaos neutralisé? Autrement dit, le chaos est-il insensible aux différences, peut-il accumuler l'identique, par un procès de tel stérile redoublement?

Renoncer aux multiplicités, elles-mêmes multiples de la diversité, ne garantit pas que s'endureraient des entités uniques et maniables. Le feu fertile du change et du changement est à nous et en nous, les offenses faites à l'autre n'y changent rien, et les solitudes de la personne humaine ne s'entourent plus de murs. Recevoir les différents, leurs rencontres, et où la beauté infiniment s'élève, et d'où la beauté jaillit infiniment, c'est enfin en venir à des diversités qui sont les dimensions et les matières (en même temps) du Tout-monde. Nous reconnaissons par là que l'identique ne consent pas aux beautés de ce Tout-monde, ni ne les conçoit.

Dans la diversité consentie, les différents ne renoncent pas à se définir ailleurs, en tant que diffé-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rents à soi, mais ne craignent pas non plus d'entreprendre ici, de manière inopinée ou neuve, en tant qu'identifiables à l'autre. C'est l'éminence de la diversité de s'être ainsi multipliée dans l'action et la passion du monde, mais de ne s'en être trouvée renforcée qu'à chaque fois qu'elle s'est signalée à la reconnaissance de tous. Seul ce savoir fait changement. Nous étions, nous serions encore, tout immobiles dans l'unique. Et l'insu même de nos savoirs, quand ils sont communs, nous bouge.

La conscience de la diversité du monde, non pas de sa disparité mais de la solidarité de ses différences entre elles, immédiatement nous exhorte à une autre vive passion, celle de la considération du temps, qui certes va son orbe mais qui procède aussi de toute différence à toutes les autres, et dont nous osons désormais fréquenter la pensée comme la poussée d'un relatif (il y a des temps concassés) au travers d'un absolu (il y a un fleuve du temps), alliés dans des instances variables.

Les différences dans le monde (les différents) s'offrent à nous dans leurs temps distendus, qui sont pourtant (aujourd'hui, par tout ce temps de la Relation dans la totalité) contemporains les uns des autres. Les temps du campement inuit et du village breton et de cette désolation du Darfour et de la forêt perdue sont maintenant concourants, réellement, de celui de la Banque de Wall Street à New

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

York, États-Unis, et non pas seulement contigus, à même des parallèles de temps. Le temps de l'archipel est le temps des continents, voyez-y merveille.

Des peuples qu'on a voulu couper de leurs histoires, reconstituent par pans discontinus leurs mémoires collectives, et ils sautent de roche en roche sur les rivières du temps, ils créent leurs temps et les dépensent infiniment, et cependant, ils partagent avec les autres peuples, peut-être même avec ceux-là qui avaient voulu raturer ainsi leurs mémoires collectives, la trame de ce temps découvert, tout actuel, à vif, imprévu et vertigineux, du Tout-monde. Temps des mémoires humaines et temps des affûts cosmiques. Pour celui qui aujourd'hui se lève, d'où que ce soit au monde et pour quelque raison qu'il dise, tout horizon est originel, ouvrant une autre région dans une autre totalité.

C'est que nous avons soulevé les différents, et les avons déployés comme des nuages nus.

Déployé aussi les paysages, que soudain nous voyons ensemble, rapprochant ce qu'ils endurent de sillons sinistrés, les sels pourris et les pollens gelés, les dattiers qui rentrent dans leurs sables, les sables perdus dans d'autres sables grèges, les feux et les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

eaux qui chiquetaillent les boues originelles, et des presqu'îles hélant à d'autres presqu'îles déjà désintégrées, les hauts des mornes poussant tempête vers les hauts des monts, et alors viennent les brousses tournées en forêts en raziés en terres sèches, de toutes les couleurs qui savent brûler, où les humanités survivent en squelettes drapés de boues, comme elles s'obstinent gonflées de graisses purulentes dans les étals des villes.

Les passions non perçues (si difficiles pourtant à soutenir) de ces humanités : tout d'abord vers la conscience de la totalité monde, et en même temps vers les acceptations de la différence, et des différents en tant que tels, et en même temps vers des vécus à la fois diffractés et concourants de temps, vécus des temps qui entrent dans les durées des peuples, toutes ces passions qui sont autant de tensions, configurent, dans un univers dont les régions géographiques et physiques sont à peu près connues, toutes, cette pourtant *nouvelle région du monde* qu'il ne s'agira pas d'explorer, mais où nous entrons, anciens découvreurs et anciens découverts, anciens colonisateurs et anciens colonisés, sans que pas un avantage de connaissance, pour ou contre ceux-ci ou ceux-là, ne résulte des héritages de ce passé : si à vrai dire vous ne tenez pas en dû compte les richesses rapinées, les peuples rendus à dégénérescence, les dommages définitifs, frappés de loin, les crimes impunis.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Entrer en monde, c'est aussi bien y demeurer qu'y dévirer, y dériver. Les points d'ancrage et les points de flottaison ne s'y distinguent que par le choix des poétiques ou par le laisser-faire (ce refus d'assigner des rôles) propre aux philosophies, et du moins quand ces points ne sont pas imposés par les terribles assauts de la misère des peuples et de leur extermination. Le monde est Tout-monde, d'abord, par la distension et le détail de ses situées et de ses dévirées. Pour chacun, c'est la leçon qui s'illumine là (ici) : de son détail, c'est-à-dire, de ses poétiques, aux détails de tous, où se dessinent des politiques. Le politique est l'accord révélé du détail dépouillé à la totalité ouverte, sans qu'il faille pousser aux crimes des idéologies généralisantes.

*

« Voyez mes plaies, et sur mes jambes les cicatrices de mes plaies » : (car nous avons marché long-temps).

*

Un tel partage de nos hasards, par-delà les avantages de fortune, par-delà les dominations, les massacres, et par-delà, pour un grand nombre de peuples, les états maintenus de sous-humanité,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

explique comment chaque jour nous découvrons que nos pensées et nos réactions les plus inattendues, les plus secrètes aussi, nos inspirations et nos inventions, ont été dans le même temps exprimées ou pressenties quelque part, à travers nos espaces terriens, au loin, dans les langues les plus étrangères, et sous les formes les plus étranges qu'il aura pu se trouver, par des inconnus que nous n'avons pas devinés, ou à peine, et avec qui nous ne tenons d'apparence aucun rapport déterminant.

*

Ainsi, la huée des images diverge et se donne.

*

De semblables accordances, que nous n'avons pas cessé d'appeler des lieux-communs, multipliées sans arrêt dans les bouillons de l'Internet et des autres inimaginables formes de la communication moderne, sont bien les matières et les manières insoupçonnées, c'est-à-dire dont la connaissance s'évapore aussitôt qu'elle a été perçue, par quoi se multiplient les frémissements ardus de nos mondes : par quoi nous devinons la Relation et en participons.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(Le trait d'union des lieux-communs est une racine folle, qui vous pousse par-delà les lisières. Une racine en-allée, qui vous maintient au lieu.)

Nous apprenons de plus en plus à les rassembler, ces lieux, et à les mettre en clartés : il ne s'agit pas de ces rencontres si régulièrement répétées entre découvertes scientifiques et techniques : par exemple, quand on établit lequel a le premier soustrait un engin à la pesanteur atmosphérique, ou isolé le virus du sida, ou jadis conçu un navire sous-marin? Découvertes le plus souvent confinées au secret des laboratoires ou des champs d'expérience, tant que la propriété légale n'en a pas été avérée. Les lieux-communs dont je parle se rapportent au contraire à une intuition partout ressentie, distribuée sur l'étendue, qui est celle de l'inexplorable du monde et des infinis états qui en résultent, intuition « universellement » établie et départie, mais très particulièrement vécue, et qui se répand et apparaît en tous lieux, et qui tient avant tout d'une poétique du divers, et s'en remet à des manières elles aussi infinies de la dire : de la rapprocher de tant d'autres intuitions, de la Relation, du différent, qui lui ouvrent leurs vivacités. Les imaginaires tracent dans nos pensées, qui interrogent par là nos techniques. Celles-ci courent à la ronde et à la volée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quand il s'agit des œuvres de ces imaginaires, en aucun cas nous ne saurions supposer une « littérature universelle », valeur indistincte pour tous, dans l'ancienne vue de cette expression. Ou bien ce serait une littérature abstraite et sans contenu, à force de se vouloir dégagée de tout terreau, de tout caractère (c'est-à-dire, à force de vouloir récuser la présence des fructueuses intimités et des terribles assauts et antagonismes des lieux et des espèces entre eux et dans la totalité), ou au contraire ce deviendrait une littérature particulière au plus haut point, qui se serait d'elle-même érigée en « universel » et proclamée recevable pour tous, par conférer à ses modes propres une dimension généralisante qui les imposerait, en cette décidée « valeur », aux autres formes d'expression des civilisations ou des cultures. Le poème enfoui en des temps hors humanité, aujourd'hui ne sonnera pas de la même sorte pour tous. Nous l'épelons à grand peine, ou nous le dévalons à grand balan, ou bien nous le suivons comme fait l'érudit derrière sa chandelle, à pas menus et mots bien ronds.

Ce poème non pas universel mais *valant* pour chacun et partout.

*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

J'entends tam-tam et cloche fêlée. Musique, avec la flûte de montagne. J'entends soleil et nuit. J'entends la lune de plein jour. Êtes-vous seul à écouter nos paroles ?

*

L'universel, en son appel moderne, dit-on, serait par principe une sublimation « sélective » du particulier, tout comme il s'est fait pour la plupart des cultures occidentales par exemple : la dignité de la personne humaine, la fonction fondatrice de la famille relayant celle du clan, la prééminence supposée du libre arbitre, l'idéal paradoxal de la démocratie (avec la parade obligée du vote, qui le plus souvent n'est encore que parade), qui tendent en effet à se généraliser dans le monde, à « s'universaliser » précisément et littéralement, tout au moins là où les conditions d'existence des sociétés et de leurs économies l'auront permis, et malgré les oppressions que ces mêmes valeurs souvent déterminent, autorisent, relaient. Ce sont là des sublimations, qui ornent volontiers les dominations contre lesquelles nous résistons. Nous pressentons qu'une valeur particulière n'a nul souci de *s'étendre* en valeur (que vous appelez : « s'universaliser »), elle se rehausse au contraire d'entrer en Relation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

*

L'universel, comme universellement conçu, est d'abord propagation, qui fonde sur des semblances. C'est ensuite seulement que ses valeurs se prétendront.

*

Les littératures (les arts), qui disent le monde ne sauraient être ramenées à des séries d'illustrations de tendances ou de particularités qui, à des moments annoncés à point, auraient poussé jusqu'à être généralisées ou sublimées : les littératures ne fluent pas uniformément, ni de manière consécutive, elles sont de rupture, d'inspirations bouillonnantes, de contestations et d'inventions tout à fait imprévisibles, c'est-à-dire que leurs intentions divergent, et que de ces divergences ne naissent pas des tensions de généralités (qui eussent mené à universel) : mais plutôt des confirmations d'écart, relationnel (qui porteraient à diversités), même là où ces littératures s'alentissent encore en identités fermées, dans les langues et les formes dont elles ont usé, qui s'en trouvent maintenant détournées du monde.

Lesdites grandes littératures ne sont pas universelles, malgré nos désirs de n'importe quels absolus qui nous consoleraient de nos opacités, elles touchent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

exactement, et de manière inappropriée (ce qui fait leur beauté rêche), en un ou en plusieurs points de rencontre ou de renversement dans la trame de la Relation. C'est là le dit réel de leur pertinence, qui reste longtemps improbable.

Le monde, qui tourne en Tout-monde (venu à l'intuition de sa propre totalité réalisée, elle aussi drue et imprédictible), est par le fait même l'objet le plus haut, l'aléa par infini, de ces littératures. L'inouïe complexité des multiples ensembles de valeurs particulières susceptibles d'être ainsi « portées à universel », et le caractère inextricable de leurs mises en rapport sur « la grande scène du monde », et dans ses dessous inaperçus, font qu'aujourd'hui des littératures, et d'abord celles qu'on appelle encore nationales (appellation qui soutient donc et exige souvent cette autre, d'« universelles »), tendent à leur tour, et à l'encontre de ce qu'aurait pu supposer cette qualité d'« universel », à l'émoi d'une telle multiplicité, qu'elles ajoutent à leur imprévisible. Les littératures expriment l'intuition que cette multiplicité est d'abord le champ d'agrégation (non pas de ralliement mais de frottement), (le frottement revient *à la lettre,* qui est littérature), de tous les arts. Nous proposons, à ceux que tant d'indéchiffrable inquiète, que ce sont là les rudes pas, c'est-à-dire les *cheminaisons* premières, de la Poétique de la Relation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

*

Comme les chutes d'eau déjà tremblent dedans la source.

*

L'inextricable (du monde) fait l'inextricable de ces littératures d'aujourd'hui, lesquelles gagnent à échapper aux transparences consumées mais toujours dominantes de la nation et de l'universel généralisant. Nul n'entend par là que la dimension de la nation est désormais hors jeu : sa secrète corrélation (progressive ou stupéfiante), est nécessaire aux collectivités humaines pour fréquenter les lieux qu'elles habitent et les paysages qu'elles suscitent jour après jour, et pour les relier aux autres lieux et aux autres paysages : ce qui est caduc, ce n'est pas la liaison dans une collectivité, ni le regard commun dévolu aux autres, c'est cette visée traditionnellement assurée, qui a dicté la loi de fer des relations entre États-nations, et qui imposerait que ma manière d'être dans mon lieu serait la première « universellement » valable, et qu'ainsi ma fréquentation du monde ne s'accomplirait que par cette manière et elle seule. On a prétendu d'une telle primauté (souvent dite à tort grand ferment d'identité), à une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

autre sorte de sacré (qui fonde un droit), celui du sol, celui du sang, celui de leur héritage. Fascismes et racismes, qui abhorrent le partage, y fréquentent, au vu tranquille ou complaisant de la plupart. Tout à fait nègrement, ou métèquement, ces sortes avortées du sacré ont été brisées contre l'étendue.

*

Les littératures, ainsi, rompent *contre*.

*

À l'opposé de tels enfermements, en effet, la Relation est ici entendue comme *la quantité réalisée de toutes les différences du monde*, sans qu'on puisse en excepter une seule. Elle n'est pas d'élévation mais de complétude. Ses propositions seraient alors qu'elle s'élargit jusqu'à quantifier absolument cette totalité des différences, c'est-à-dire qu'elle ne se rehausse ni ne se justifie d'aucune sublimité, mais qu'elle paraît et se multiplie en continu et s'achève et se prolonge à même cette totalité absolument.

Des littératures de la Relation ne vaudraient pas de tendre à être « universelles », malgré le désir caché que nous en aurions (car nous sommes en la matière toujours sujets à l'unique, atteints d'un absolu que nous élisons) : elles bâtissent demeure en échan-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

geant à vif avec le Tout-monde, qui toujours change, en demeurant.

Nous vivons ce que le monde éprouve, joies et géhennes de notre détail, de notre poétique, secrète ou déclamée ou fulgurante, arrogances de ces vues d'ensemble débarquées de partout, mesures cachées de ces arrogances, résistance du grain qu'on dessèche et qu'on pile à mort, et non pas même pour en manger, et de la banane qu'on empoisonne et de l'eau rendue mortelle par leurs eaux d'alentour. Et tout impénétrable et tout infinissable. Mais valable pour tous, avec angoisse et grand bonheur. Les littératures rompent *avec*.

L'intervention coloniale de l'Occident, découvertes et conquêtes, a si évidemment permis et facilité (malgré l'intention initiale de son entreprise et malgré ses volontés de séparer, de poser frontières) le ralliement du Tout-monde, que nous pouvons supposer qu'elle est en partie à la source de l'apparition des littératures de la Relation. Ceci ne concerne en rien une quelconque action positive des anciennes administrations coloniales ni une estimation résolument favorable des phénomènes de colonisation considérés dans leur globalité, que l'on eût proclamées une fois pour toutes.

Mais les décolonisations ont façonné ou figuré d'autres divergences concordantes de ces littératures, toutes fractales avant d'être concourantes,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui conjurent et dépassent les pensées de l'Un et du même (lesquelles avaient présidé, de très haut, à ces colonisations), et de telles divergences *dessinent* dès lors dans la conscience et l'inusité de ce divers, diffracté, multiple et, presque en tout, incalculable : une conscience inséparée du bouleversement et des liaisons brutes des arts (les chutées des formes et des couleurs dans l'espacement des sons, et les ruptures dans le continu, ce qui fait que nous ne savons plus tout à fait où est le sens et où est l'insensé ni si l'insensé n'est pas maître du sens), et cette conscience s'était nouée aussi à des styles de pensers que nous avons essayé chaque jour d'approcher, depuis si longtemps.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

V

La pensée archipélique, pensée de l'essai, de la tentation intuitive, qu'on pourrait apposer à des pensées continentales, qui seraient avant tout de système. Par la pensée continentale, l'esprit court avec audace, mais nous estimons alors que nous voyons le monde d'un bloc, ou d'un gros, ou d'un jet, comme une sorte de synthèse imposante, tout à fait comme nous pouvons voir défiler par des saisies aériennes les vues générales des configurations des paysages et des reliefs. Par la pensée archipélique, nous connaissons les roches des rivières, les plus petites assurément, roches et rivières, nous envisageons les trous d'ombre qu'elles ouvrent et recouvrent, où les *zabitans* (d'eau douce, il s'agit de ces écrevisses bleues et grises, menacées de pollution), en Martinique, et qui sont appelées *ouassous* en Guadeloupe (noms de fonds, noms d'appartenance), (je les désigne par résolu plaisir, chacun connaît leur succulence), s'abritent encore.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nous n'y lavons plus nos fatigues, nous n'y levons plus nos fêtes, mais nous n'oublions pas une seule de ces rivières à l'entour, folles salies taries, qui louent encore dans l'eau troublée quantité de leurs bêtes, préservées ou en sauvage perdition.

Cette formulation : « Agis dans ton lieu, pense avec le monde » (détail et totalité), qui n'annonce pas une obligation bifide et préfigurée mais un proliféré sans limites, est aujourd'hui généralisée, vous la retrouvez sur les murs de verre des plus grandes cités ou sur les traces des villages les plus abandonnés, avec cette remarquable injonction, de penser non pas *dans* le monde, ce qui aurait pu réinventer l'idée de la conquête et de la domination, mais de penser *avec* le monde, d'où toutes sortes de relations et d'équivalents (de différents).

Le lieu est incontournable.

(Le poète rejaillit d'un tel éclat, et il se défend en même temps contre les aveuglements qui en grandissent parfois), d'abord parce que nul ne vit en suspension ou en dilution dans l'air, mais aussi parce que je ne peux jamais faire le tour de mon lieu, le contenir, ni le contourner, précisément, c'est-à-dire l'enfermer. Les lieux se répètent de l'un à l'autre, il n'y a pas de limites à la Relation, quoiqu'elle soit avant tout une quantité réalisée

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(finie) des différents du monde. (Même en pays continental, les hérésies convenaient à des dialectiques aventureuses du Tout.) Qu'est-ce que ça signifie ? Vous l'entendez.

*

« Quand tu trouves le mot, sans limites, et fini, c'est en ton lieu, tu tombes fou de le crier. »

*

L'imaginaire de mon lieu est relié à la réalité imaginable des lieux du monde, et tout inversement. L'archipel est cette réalité source, non pas unique, d'où sont sécrétés ces imaginaires : le schème de l'appartenance et de la relation, en même temps. L'archipel est diffracté, nous pousserons jusqu'à répéter, à la manière de ces praticiens des sciences du chaos, qu'il est fractal (nous donnons bien des sens non autorisés à ce mot), nécessaire dans sa totalité, fragile ou éventuel dans son unité, passant et demeurant, c'est un état de monde. Les eaux qui montent le recouvrent d'abord. Il sombrera bientôt dans les abîmes, comme il est par exemple dit pour quelques-uns d'entre eux.

*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La diversité, menacée, comme une terre évasée par les si massives permanences des hauts rocs.

*

Reprenons, en attendant. *Un état de monde* : d'un monde total, parce que les habitants, endémiques ou envahisseurs, entrent aujourd'hui dans la connaissance et l'intuition de l'archipel, hier si méconnu. (C'est aussi parce que aujourd'hui ils peuplent ensemble le continu et le discontinu.) L'état de monde ne veut en rien dire un lot de fixités : ce qui s'est en allé ou a changé revient et change : l'explosion et l'éclaboussure nous enseignent.

Nul n'estimait la nécessité de ces archipels. Quand découverts, c'est ainsi dit, ils étaient d'abord considérés, si avantageusement, comme des continents, ainsi l'intimait le rêve de la découverte : on n'entendait découvrir que continents. Et le plus souvent, la déconvenue ravalée, ces poussières de la terre étaient ramenées par les découvreurs au rang de très simples, très obscurs, points de mouillage.

Elles sont pourtant au vrai commencement, ou à l'avancée, de ces continents, par leurs exclamations répandues de limons enrochés et par leurs scintillations d'idées non impérieuses. L'archipel Ionien

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans la Grèce antique, bien avant Alexandre il devina ensemble l'orient et l'occident. Les archipels de l'extrême Pacifique, remontèrent vers les Amériques du Sud et fichèrent aussi au sommet de leur triangle idéal l'invisible vigie de Rapa Nui, l'île de Pâques. L'archipel des Scandinavies, où coururent et patientèrent les implacables rus des Sagas. Les archipels des villes et des villages africains tissés et tramés d'exodes impitoyables, de morts par millions (ô Congo), d'où toutes qualités de littératures bientôt paraîtront. Les archipels de l'océan Indien où, dans l'île de la Réunion, cafres et Malgaches mêlèrent leurs coutumes, au haut des cirques montagneux où ils avaient marronné. L'archipel, la péninsule, des Balkans, dont M. Claudio Magris observe avec d'autres que cette péninsule a donné, peut-être à tort, un des verbes les plus négatifs du monde de la Relation : balkaniser. Les archipels des Indonésies, qui regardent en face les tsunamis. L'archipel des Caraïbes, qui est la préface aux Amériques, et qui multiplia les langues créoles. On se souvient qu'au XVI^e siècle la mer des Caraïbes était parfois, pour cette raison de passage et d'introduction, appelée la mer de Pérou, lequel est de l'autre côté infini de ces terres.

C'est bien plus tard que la pensée de l'océan Atlantique, renforcée par les gouffres de la Traite, s'imposera comme symbole et réalité de la puis-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sance. *Les Forces de l'Atlantique Nord.* Cet Océan est un continent, dont la masse fascine. Dans un volume de critique générale paru en Italie (en août 2008), autour du thème des îles, ouvrage dédié à Mme Carminella Biondi, et que j'ai préfacé pour cette raison, je relève que Gabriel Audisio avait passionnément, dans les années d'avant guerre, fréquenté la Méditerranée « comme étant plus qu'un archipel, un continent ». Ho! Lieu-commun plein de joie : c'est totalement une vérité cachée, qu'une mer peut être un continent. Mais le continent n'est pas « plus que l'archipel », sinon en force et en étendue, ce sont là deux poétiques dont il faut rendre compte, Saint-John Perse en fut occupé. Gabriel Audisio se battit dans ces années 1930 contre la conception fasciste d'une vocation « blanche » de la Méditerranée (héritage prétendu de Rome et prétendu fondement unilatéral de l'Europe), dont les peuples arabes auraient à être, sinon écartés, du moins ramenés ou maintenus sur les bas-côtés! Et il est vrai comme c'est étonnant que la mer Méditerranée, qui fut si archipélique, a pourtant donné lieu et vie à tant de pulsions continentales. Là où la propension archipélique soutient le divers du monde, la visée continentale au contraire imposait une unicité qui le plus souvent fut portée par les pensées de système, lesquelles s'organisaient assez vite en systèmes de pensée. Cette force fascinera les vain-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

queurs et les vaincus du *Passage du milieu*, le long chemin de la Traite négrière à travers l'Océan, renforçant ceux-là, naufrageant ceux-ci. La résistance des transplantés de la Traite ne tenait pas à l'Atlantique, mais à leur propre diversité déjà, qui fut faiblesse et force archipéliques d'une autre sorte. Mais l'Atlantique est en tout cas l'énorme mausolée (dont nous avons eu le sentiment puissant et que nous avons tenté d'exprimer dès l'amorce de nos poétiques, dans le poème *Les Indes* et le roman *Le Quatrième Siècle* par exemple) de ces milliers d'Africains qui jalonnèrent ses pistes sous-marines, garrottés de chaînes et de boulets. Dans nos presciences de la totalité, les tempêtes atlantiques, et ainsi leurs embruns, ont précédé celles du Pacifique. C'est parce que cet océan Atlantique est densément continental, l'océan Pacifique immensément archipélique. Et pourtant, au bout du cap Horn, les marins occidentaux passent du vacarme de ces mers du Sud à la tranquillité atlantique. La mer Caraïbe pour sa part diffracte aussi en archipel, pas davantage pourtant que le continent du Brésil. Entre ces ordres mêlés, Saint-John Perse avait mené sa passion, nous y démenons, quant à nous, nos créolisations. Ces épisodes actuels sont les échos concrets et lisibles des amalgames obscurs et indiscernables des premiers temps de la Terre, quand les océans joignaient et fondaient les continents, quand le poème et la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parole sacrée soudain naissaient incroyablement d'eux-mêmes et de toutes choses au monde indistinctes et brûlantes : la légende des poètes le dit. Et notre ouvrage en est à mesure éclairé.

Plusieurs somptueuses créations des pensées continentales ont accompagné, par cette puissance, et peut-être aussi par la grâce de leurs systématisations, les durs empressements et les conquêtes qui en ont imposé les règles. Toute colonie ainsi a été une expérience de système, l'essai d'un mode préconçu, même si parfois tant anarchique, des choses. Et quelquefois à l'intérieur d'une colonie continent, des unités elles aussi continentales (fermées, suffisantes à elles-mêmes, qui ne savaient pas qu'elles étaient sous dépendance) se dessinaient à leur tour, comme les Plantations ou les *latifundias* dans les Amériques. Mais c'était trop tard, elles étaient aussitôt archipélisées (métissées, créolisées), du moins là où la puissance du constituant africain se maintenait et contaminait l'ensemble, qui auparavant avait été système du monde, et non pas élan ni cours ni flot ni état de monde. Contre cette imposition, la façon archipélique a autorisé aussi des allures, d'autres alliances non mécanicisées de la pensée, dont nous avons évoqué ou pressenti quelques-unes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

*

(*Zabitans* et *ouassous*, par ailleurs, me paraissent combattre assez familièrement, et à la fois, les fragiles et complaisants folklores et les blêmes généralisations.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

VI

La pensée du tremblement, accordée aux vibrations et aux séismes de ce monde, aux modes cataclysmiques de rapport entre les sensibilités et les intuitions, et qui peut-être nous met à même de connaître l'inextricable sans en être embarrassés. Du tremblement lui-même à la pensée du tremblement, il y a toute la fragilité qui renforce parfois un système erratique, en lui supposant non pas des commencements et des fins mais une *sinuation*, l'exact opposé de l'*insinuation*, laquelle ne finit pas. Sinuer permet d'éviter les raidissements des situations. La pensée du tremblement nous éloigne des certitudes enracinées, nous supposons par exemple qu'elle inspire toute une partie de ces sciences actuelles, qu'on a donc appelées sciences du chaos, qui se méfient tant de la régie de l'universel et méconnaissent si fort la linéarité impérative. Nous dirions de ces sciences du chaos (répétition fertile) qu'elles pourraient être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

archipéliques. Or l'archipel n'est pas de chaos, si ce n'est qu'il est imprévisible, et qu'il n'assigne aucune fin à ses structures.

Le corps ni l'esprit ne s'échevèlent ni n'égarent le fil de la trame quand ils ont recours aux frêles puissances du tremblement, il y a même là on dirait une sorte d'immobilité qui éloigne de la paralysie, et la *sinuation* (qui est la manœuvre de ce tremblement même, ou qui désigne sa vitesse, son orientation et peut-être aussi sa nature) opère dans cette activité immobile, et par elle nous touchons l'infinie nuance de Relation. Ce qui n'est là ni faiblesse ni maladie de l'équilibre, mais un accord réalisé avec des rythmes que nous découvrons dans l'entour.

Il serait impossible de voir vraiment les malédictions qui frappent les peuples dans l'étendue du monde, les pays d'Afrique noire, la Palestine, les tribus amazoniennes, les nations précolombiennes des Amériques du Nord et du Sud, les esclaves, les sans-logis, et tant d'autres qui succombent inconnus dans des îles de misère insue, toute cette abstraction du malheur (et qu'avez-vous affaire de *voir* tout simplement, les données de l'objectif nous éloignent souvent du plus profond de ces enfers noués de banalité), si la pensée du tremblement n'ouvrait, sinon les réparations immédiates que l'action politique ou civique obtient, du moins la longue et permanente réparation que les imaginaires de tous, qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

changent alors en échangeant (c'est trembler en effet), annoncent et préparent.

La puissance des imaginaires est d'utopie en chaque jour, elle est réaliste quand elle préfigure ce qui permettra pendant longtemps d'accompagner *les actions qui ne tremblent pas*. Les actions qui ne tremblent pas resteraient stériles si la pensée de la totalité monde, qui est tremblement, ne les supportait. C'est là où la philosophie exerce, et aussi la pensée du poème.

Nos poèmes, d'avoir à se souvenir du temps d'avant les consciences et d'avant la parole, quand la terre n'était étendue ni en continents ni en archipels (pas encore enfantés par les sursauts et les divisions de la haute et grande mer, celle de l'Un), vacillent du rappel de cette indistinction.

*

Affirmons, tout peut-être, qu'autant d'assertions sont d'autant radicales, qu'elles sont nées s'il se trouve de ces pensées continentales qu'elles entendaient récuser, mais que l'écriture s'en est présentée rêche et raide et tremblante : d'archipel.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

VII

La pensée nouvelle des frontières : comme étant désormais l'inattendu qui distingue entre des réalités pour mieux les relier, et non plus cet impossible qui départageait entre des interdits pour mieux les renforcer. L'idée de la frontière nous aide désormais à soutenir et apprécier la saveur des différents quand ils s'apposent les uns aux autres. Passer la frontière, ce serait relier librement une vivacité du réel à une autre. Nous apprenons alors une géographie inédite des paysages, et que ceux-ci ne figurent plus de simples décors, même si consentants, ni des vases où n'entreraient jamais de distinctions fastes, mais des personnages véritablement, qui interviennent dans le drama de nos relations à l'autre. Du mystère d'un paysage à la clarté d'un lointain. Les frontières entre les lieux qui se sont constitués en archipels ne supposent pas des murs, mais des passages, des passes, où les sensibilités se renouvellent, où l'uni-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

versel devient le consentement à l'impénétrable des valeurs l'une en l'autre accordées, chacune valable en l'autre, et où les pensées du monde (les lieux-communs) enfin circulent à l'air. Les frontières sans murs ni barrages ni terrifiants guichets revivent désormais de ce déni de leurs anciennetés, louant les hommes de passer.

Les populations qui habitent depuis longtemps *sur* une frontière balancent entre deux attitudes dont l'une est extrême, qui est de renchérir sur les nationalismes du Centre dont elles dépendent : les marches de l'empire sont les moins accueillantes, et les marquis sont les pires trublions de l'intolérance. Ou alors, ces populations participent de deux (ou plusieurs) réalités qui recouvrent leurs étendues frontière et elles n'hésitent pas à s'en faire les passeurs, à tout coup clandestins. Bienheureusement. À cause de ces ambiguïtés, les peuples de frontière (de ces frontières conçues comme naturellement indépassables) paraissent peut-être raides, et rapides, incertains d'eux-mêmes, mais ils prennent toujours parti. Pour en revenir à une frontière qui couperait à travers un archipel, elle a peu de chance de se maintenir sérieusement. Les frontières les plus tenaces séparent frères et cousins et vantent des traditions minuscules et insurpassables : les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

frontières entre villages voisins deviennent vite fameuses. Les frontières les plus injustes furent tracées par des envahisseurs et coupent à travers les maisons et les jardins, rejetant les parentés des deux côtés d'un impossible. Les frontières qui refoulent les immigrations sont les plus iniques.

Que font les pays, leurs paysages? Nous comprenons que tels d'entre eux s'efforcent vers une mesure qui les rassure, la semence y produit l'épi, que d'autres tendent à l'infini des sens, jusqu'au vertige, que ceux-ci s'entourent d'embruns et de gouttes, d'eaux ou de lumières, et que ceux-là s'enivrent de tourbillons de feuilles et de bois noir intaillable et de clairières plus lumineuses qu'un troupeau de bêtes à feu, et qu'il en est aussi qui s'amassent en villes et villages plus enserrés que des cartonnages, derrière leurs ponts enfouis ou suspendus : que les temps courent sur eux avec une égale constance et tant d'inégales dispositions, et que le temps des vergers de glaces n'est pas le temps des plantations du désert, ni celui des mares à riz ni celui des cannes coupantes, cannes à sucre et à fiel, et que pourtant c'est là aussi *le* temps de l'infinie Relation, le même : les pays et les paysages y susciteraient (c'est ce qu'ils font) que les hommes, les femmes et les enfants au ventre nu rêvent à ces diversités concourantes, et goûtent le plaisir inouï de la frontière, quand elle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

change en elle-même et qu'à l'infini des étendues elle les enchante de passer.

*

Par les feux. Par les fers. Par l'argile immortelle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

VIII

La pensée de l'errance n'est pas l'éperdue pensée de la dispersion mais celle de nos ralliements non prétendus d'avance, par quoi nous migrons des absolus de l'Être aux variations de la Relation, où se révèle l'*être-comme-étant,* l'indistinction de l'essence et de la substance, de la demeure et du mouvement. L'errance n'est pas l'exploration, coloniale ou non, ni l'abandon à des errements. Elle sait être immobile, et emporter.

Le monde, immédiatement inconnu.

Par la pensée de l'errance nous refusons les racines uniques et qui tuent autour d'elles : la pensée de l'errance est celle des enracinements solidaires et des racines en rhizome. Contre les maladies de l'identité racine unique, elle est et reste le conducteur infini de l'identité relation. L'errance est le lieu de la répé-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tition, quand celle-ci aménage les infimes (infinies) variations qui chaque fois distinguent cette même répétition comme un moment de la connaissance. Les poètes et les conteurs se donnent instinctivement à cet art délicat du listage (par variations accumulées), qui nous fait voir que la répétition n'est pas un inutile doublement.

Si l'errance est ainsi constitutive de Relation, elle a affaire avec la philosophie, avec la philosophie de la Relation, qui serait non seulement un art de l'errance mais à la lettre une philosophie errante, dont les pôles et les points d'échange se déplaceraient sans cesse.

Là, l'Être frémit, mais pour nous, et en être-comme-étant. Il nous faut nous habituer à cet abord, que l'absolu de l'Être valait de se trouver continental, la force continentale enseignait à sublimer, la masse des monts portait à cette sublimation (mais que là, aujourd'hui, les continents s'archipélisent, se créolisent : ils rejoignent l'unique de leurs éclatements)

que les variations de la Relation grandissent avec ces archipels,

que la connaissance est errante bien plus qu'universelle,

qu'elle procède littéralement de lieu en lieu,

(que ces lieux de la connaissance-en-relation se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

découvrent entre eux au fur et à mesure, coupant court à l'œuvre des conquêtes) :

qu'elle, la connaissance, se renforce et se libère, (diversifiée intensément), d'aller ainsi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

IX

La pensée des créolisations : comme inexprimable du rapport des cultures entre elles, avec tant de prolongements inattendus, qui distinguent tellement la créolisation des simples hybrides. Mais nous (soit ethnique, sociétal, culturel, continental ou archipélique) ne concevons d'abord pas ces inattendus, qui introduisent aux incertains de la Relation.

Pourtant nous comprenions depuis longtemps déjà que la créolisation n'est ni l'évidence de cette hybridation seulement, ni le melting-pot, ni la mécanique des multiculturalismes. C'est processus, et non pas fixité. Il y a une alchimie de la créolisation, qui outrecroise les métissages, et quand même elle passe par eux. J'ai ainsi proposé le mot, qui a naturellement (ou par force) été cueilli (accueilli) partout, rejoignant sa réalité.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

J'avais supposé qu'une langue créole, ni un dialecte ni un patois, ni la déformation géniale et agressive d'une langue dominante, est la résultante imprévisible, imprédictible, et fulgurante, dans un temps et dans un lieu, de la rencontre de données linguistiques (lexiques, syntaxes et modes du parler), absolument hétérogènes, avec des résultantes inattendues : que la créolisation des cultures tient de ces divers caractères et non pas d'une essence d'une nature créole. Quand les pays se créolisent, ils ne deviennent pas créoles, à la manière des habitants des îles antillaises par exemple, ils entrent dans l'imprévu consenti de leurs diversités, parfois à grand drame.

Que les métissages réagissent à leur tour comme des mécanismes, et que les ajouts, entassements et juxtapositions puissent s'en révéler immobiles, dans des occasions il est vrai assez rares, cela est parfois rendu possible dans le réel, alors que les créolisations *transmutent toujours*.

Dans la créolisation, plus aucune des composantes ne se dissout dans les autres qui se seraient instituées plus puissantes et agressives. Avec par surcroît ce paradoxe étonnant : quand la créolisation s'accomplit, les langues créoles ne tendent plus à disparaître, elles prolifèrent sur et par elles-mêmes, dans la pire condition d'usage, non productive, elles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

confirment avec tous, et maintiennent, leurs fulgurances, leur imprévisible, leur imprédictible. C'est ouverture et vent.

La créolisation n'est pas ce mélange informe (uniforme) où chacun irait se perdre, mais une suite d'étonnantes résolutions, dont la maxime fluide se dirait ainsi : « Je change, par échanger avec l'autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer. » Il nous faut l'accorder souvent, l'offrir toujours.

Ces pensées s'emmêlent dans l'obscur enfoui du premier poème, elles continuent aussi de charroyer, partout dans les ouvertures des étendues, le poids de lucides et claires exigences.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

X

La pensée de l'imprévisible (disant cela, quelqu'un m'a fait ressouvenir qu'Héraclite a deviné l'imprévisible, ou peut-être l'imprévu, comme nous savons que Leucippe et Démocrite ont vu l'atome), à laquelle il nous faut nous accoutumer, pour savoir distinguer cet imprévisible du désordre inopérant d'alentour, et savoir échapper à la stupéfaction paralysante qui nous surprend, dans les pandémies et les sursauts du Chaos monde. Et l'on constate que toutes les histoires des mondes connus ont porté à prévisibilité, tout comme si elles avaient été dictées. C'est parce que ces mondes forçaient à faire le monde, qui de lui-même aujourd'hui se réalise : il n'a plus besoin de cette énergie de prévoir. La dialectique n'aurait pas d'occasion d'entrer dans ce que nous disons être le réel, si elle s'en tenait à ses bifidités constitutives, par exemple le pour et le contre, le positif et le négatif, le maître et l'esclave,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'Être et le néant. Les humanités d'aujourd'hui hèlent aux dialectiques inattendues (sauvages) de la multiplicité.

L'imprévisible n'est pas déjà l'imprévu, l'imprévisible s'offre et se commente comme perspective, l'imprévu s'impose comme conséquence et résultat. Mais non pas comme résultat de l'imprévisible. Comme résultat d'une absence, d'un néant, où ni le prévisible ni l'imprévisible ne sont intervenus. L'imprévu de l'écriture poétique naît de ce suspens (« *un grand poème né de rien* », Saint-John Perse, il n'y s'agit pas du contenu mais de la circonstance), et quand même des pratiques rhétoriques l'auraient préparé.

Fréquenter la pensée de l'imprévisible, c'est pouvoir échapper à ces bouleversements que les imprévus du monde lèvent en nous, et par ailleurs se faire de plus en plus ingénieux à aménager dans les irruptions de ce réel une continue possibilité de l'action humaine. Le génie génétique des organismes vivants surprend déjà et utilise l'assaut de l'imprévisible. Mais il peut y avoir une prévisibilité du métissage, qui par ailleurs ne soutient pas toujours cette action de l'imprévisible, dès l'abord, dans le monde. La créolisation, assurément.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XI

La pensée de l'opacité du monde, à un autre bout de ce déroulé, opacité qui ne se définit ni ne se commente.

Acclamer le droit à l'opacité, en tourner un autre humanisme, c'est pourtant renoncer à ramener les vérités de l'étendue à la mesure d'une seule transparence, qui serait mienne, que j'imposerais. C'est ensuite fonder que l'inextricable, planté dans l'obscur, en dirige aussi les clartés non impératives.

La part d'opacité aménagée entre l'autre et moi, mutuellement consentie (ce n'est pas un apartheid), agrandit sa liberté, confirme aussi mon libre choix, dans une relation de pur partage, où échange et découverte et respect sont infinis, *allant de soi.*

*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Car tu as droit d'être obscur, d'abord à toi-même.

*

L'opacité n'est pas le dérèglement, elle a sa propre transparence, non imposée, qu'il faut savoir mériter de sentir. Jeu variable des archipels, où toute relation *en premier lieu* s'élargit et s'éclaire. L'opacité accueille et recueille le mystère et l'évidence de toutes les poétiques, c'est-à-dire de tous les détails des lieux du monde, sans les offusquer jamais et sans tenter de les réduire à l'unité. L'opacité ne favorise aucune essence, qui serait retirée en son seul contentement. Elle déclame en probabilités accessibles les épaisses dimensions de l'être-comme-étant, c'est éclair, qui hésite et chavire : poésie. L'épaisse dimension n'est pas une obscurité indépassable, et les philosophies de la Relation se signalent d'abord par leur multiplicité, ce qui fait que nous pouvons aussi bien dire une philosophie ou des philosophies de la Relation. L'opacité est un attribut de l'être-comme-étant, dont la philosophie tient compte, sans l'éclairer.

*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pas un paysage qui ne soit obscur, sous ses plaisantes transparences, quand vous lui parlez infiniment.

*

J'ai touché cet arbre du voyageur, que j'avais transplanté en l'autre saison du carême. Sa ramure balayée par le cyclone Dean. Je lui parle doucement. Dans l'éclair d'une semaine, il a poussé de nouvelles feuilles vert pâle. Je ne lui commande pas, il m'emprunte et me donne. C'est en face du rocher du Diamant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XII

La pensée de la Relation, à laquelle il faut revenir, en fin de cette liste, comme à toutes splendeurs qui à la fois relient, relaient, et relatent. Elle ne confond pas des identiques, elle distingue entre des différents, pour mieux les accorder. Les différents font poussière des ostracismes et des racismes et de leurs monogonies. Dans la Relation, ce qui relie est d'abord cette suite des rapports entre les différences, à la rencontre les unes des autres. Les racines parcourantes (les rhizomes) des idées, des identités, des intuitions, relaient : s'y révèlent les lieux-communs dont nous devinons entre nous le partage. Il nous faut aussi dire, nos silences parlent, et le poème déjà pousse sous l'ordre des mots.

Les poétiques relatent, elles ne racontent pas, elles disent. La Relation se renforce quand elle (se) dit. Ce qu'elle relate, de soi-même et par soi-même, n'est pas une histoire (l'Histoire), mais un état du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

monde, un état de monde. Les histoires des peuples en sont partout les reflets consécutifs. La relation n'est pas le récit, et cet état de monde n'est en rien le révélé d'une fiction. Nous tremblons à le penser.

Imaginez que la beauté se hausse à la conjonction de tant de bouleversements, et que ce que nous appelons l'esthétique en est peut-être et d'abord la façon non normative : la trace des lieux où les différents s'opposent et s'accordent.

Il se réalise alors que la Relation n'a pas de morale, elle crée des poétiques et elle engendre des magnétismes entre les différents. Pour la première fois de leur histoire les humanités sont seules face à cette terrible présence : de devoir susciter d'elles-mêmes leurs éthiques, et plus communément leurs morales, sans le providentiel recours de pouvoir les conduire d'abord, ou de pouvoir les déduire d'à travers des barèmes d'histoires que ces mêmes humanités se seraient racontées (la « morale » d'une histoire), ou de fictions qu'elles auraient bâties autour de leurs conceptions systématiques du monde et de la vision de leur propre nature, et cela tout uniment dans le but d'introduire ou de légitimer ces éthiques ou, à chaque jour, ces morales.

La Relation n'infère aucune de nos morales, c'est tout à nous de les y inscrire, par un effort terriblement autonome de la conscience et de nos imagi-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

naires du monde. Les conduites morales peinent à ne plus se régler à partir d'histoires que nous nous serions racontées, mais à émaner directement de l'esthétique (vision rêche ou imaginaire du monde), que nous vivons, ensemble et directement, en chaos le plus souvent. Ce que nous ignorons de ce monde représente ce que nous avons soustrait aux connaissances morale et politique, séparément, par lesquelles nos actes nous survivent pourtant.

L'esthétique, ainsi autonome, augure d'une éthique, pousse à définir les conduites morales, et d'autre part nous met à même de façonner les achèvements de l'art, marqueurs et témoins des entracements du monde (raison pour laquelle nous disons tout court *littératures* pour désigner ces arts, terme générique), sans que ces deux inférences-là, morale et artistique, dont les temps sont si obscurément contemporains, se déduisent ni même se recommandent l'une de l'autre.

Une telle solitude essentielle, dès lors qu'il s'est agi de l'expression esthétique ou du choix éthique, soulève la responsabilité de chaque communauté mais aussi et avant tout de chaque individu, dans leur société ou dans la totalité monde. Davantage le tissu de la Relation se révèle et opère, et s'élargit jusqu'à considérer toutes les différences du monde, sans en négliger une, davantage l'espace de l'individu se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

libère. Davantage aussi sa liberté vient le contraindre. Il arrive ainsi qu'il soit abandonné à sa mort sociale, à sa destruction finale, au seul prétexte de cette liberté, qui lui est alors supposée et imposée. Des systèmes moraux (par exemple, les puritanismes, formés dès leur apparition aux exigences des capitalismes, l'argent est la preuve de la vertu) ont souscrit à cette absurde responsabilité du pauvre, du délaissé.

Pour les collectivités qui ont enduré les avatars paralysants des colonisations et des décolonisations, en particulier les perturbations de la mémoire historique, dénaturée, raturée, le rapport de la personne à la collectivité s'établira comme complexe et le plus souvent indéchiffrable. Cela se devine aux affres de l'exil intérieur, et dans les béances des migrations d'apparence non forcées.

La biographie personnelle, la biographie de l'individu, du poète par exemple, se confond alors ou bien se perd, ou se *trouve*, dans la biographie à faire d'une telle collectivité dominée : chacun peut repérer ou insérer une biographie personnelle dans une histoire collective à reconstituer ou à récupérer : c'est-à-dire dans une histoire qu'il aura fallu rétablir de manière absolument nouvelle par rapport, en premier exemple, à la convention occidentale de l'Histoire, estimée comme genre.

La vision systémique de l'Histoire (avec sa lettre majuscule) a peut-être déjà fait place, sans que nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'ayons conçu, à une construction archipélique des présences des peuples à leurs histoires désormais conjointes, qui s'éclairent les unes les autres, et qui ne sauraient faire genre, le genre Histoire, parce qu'elles font diversité. Les genres ne sont pas les garants de la nécessité des théories qui couvrent et raisonnent leurs champs, il arrive que les théories créent les genres, et il est arrivé aussi qu'on a récité l'histoire (les cultures arabes par exemple), sans avoir connu l'obsession de définir jusqu'à l'extrême le genre Histoire. Une philosophie de l'histoire, celle d'Ibn Khaldun, ne s'y referme pas sur elle-même. Il y aurait peut-être plus d'aventure intellectuelle, et de beauté dans l'exercice de la pensée, sans compter les vérités lointaines non absolues qu'il faudrait peut-être rejoindre, à se refaire un corps d'apprenti des histoires conjointes des peuples plutôt qu'à se tenir régulé en praticien de l'Histoire, je le demande seulement.

Le travail de collection, d'accumulation, d'interprétation des historiens, des sociologues et des psychologues, moitié de colliger, moitié de faire synthèse (ce qui ne va pas forcément ensemble), ne devrait peut-être pas hésiter à se continuer en hypothèses inattendues et n'aura ainsi accompli son sens que s'il ne sert pas de prétexte à un refus de la démultiplication de la chose histoire dans la chose monde : ce sont là choses non chosifiables.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nous confondons médiocrement la beauté, lieu-commun des rencontres des différences, et le spectacle du beau, qui en a toujours été le figement : mais un figement aujourd'hui le plus souvent ordonné et déréglé selon nos effarements et nos vertiges, dans l'emportement des simulacres de ce monde, sa vitesse, ses ruptures imparables, ses brutalités innocentes. Le beau en chaos y suggère les possessions inspirées de la beauté, mais il le fait si mécaniquement. Le beau est sécrétion de système, son dérèglement n'est ni le présage d'un état mature ni une véritable promesse de véraison, de déraison dans l'accompli, ses redoublements ni ses lancinements ne révèlent. Ses cadences en effet ne répètent pas, c'est redondance neutre : (Il suffit qu'elles nous distraient et nous engourdissent.) Et par ailleurs, la règle du beau ne cesse jamais d'être règle, qui ne s'efface pas derrière sa matière.

*

Ainsi le gravier abandonné à une eau claire, et plus beau d'être brisé, n'a pas la grandeur d'une roche qui brûle.

*

Le dérèglement, qui s'est tellement généralisé, n'est pas l'exultation des formes et des fonds, des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

goûts et des sensibilités, il est seulement né de la course du monde et n'aura pas pu ralentir son balan, et il semble ne pas devoir connaître de fin : il ne signalerait pas pour nous un manque, ne frapperait pas d'infirmité, n'offusquerait pas l'image de la beauté, si seulement nous n'en faisions pas habitude, si nous échappions aux las mécanismes de ses violences, aux asphyxies de ses trop lancinants doublements : aux immobiles fascinations.

Dérèglement qui ne surprend en rien la démesure, dans la démesure du monde. Non, le dérèglement n'est pas la tellement féconde démesure. Celle-ci hasarderait l'assemblée (dans la totalité faite de différences) de toutes les mesures et de toutes les démesures particulières qui contribuent à unir et à diverger.

Ces courses d'eaux, de feu, de terres et de sangs que nous appelons l'Histoire, ou les histoires des peuples, concourent tour à tour à figer progressivement l'image de la beauté en des élévations fixes du beau, ou à la brouiller en un troubouillon de représentations cumulées, étrangères à elles-mêmes. De ces fixations à ces confusions, le chemin aussi s'écarte en lui-même. La résolution de telles distorsions est l'objet de la tension des arts (des littératures).

Nous confondons parfois l'histoire comme façon ou réalité *dans* l'Histoire comme récit ou théorie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nous confondons aussi, et encore, l'ouvrage des littératures avec les plaisirs du récit ou les jouissances de la fiction, récit et fiction qui n'en sont souvent que les alentours accueillants, et parfois trompeurs. La puissance de faire l'Histoire (on dit même d'un militaire qui a gagné une bataille, par exemple, qu'il a *écrit* l'*Histoire*) rejoint alors prétendument, dans les conceptions des conquérants, ou dans leurs rêves, le privilège d'en donner le récit. Et dans les temps d'aujourd'hui, une fois ce privilège reconnu dérisoire, si nous nous racontons encore des histoires (histoires dominantes clamées, contre histoires souffertes, à demi muettes, le récit des victoires ou des souffrances a éliminé l'analyse des causes), c'est pour mieux nous épargner à nous-mêmes, de tous côtés, de toutes croyances, n'ayant rien renoncé de nos préjugés, la tâche de la difficile divination du monde.

Divination, ou prescience de la Relation, qui s'annonce, acceptons-en l'invitation partout incertaine, avec l'alliance non discriminée des continents et des archipels (*là, aux continents*, les somptuosités systémiques des imaginations et *ici, en archipel*, les étincellements éclatés des imaginaires), et, (avec aussi, c'est vrai, Victor Segalen le trouve, un pressentiment du ressenti au deviné, de la saveur à la vision, de l'intime à l'étoile), avec enfin leurs poétiques l'une en l'autre ajourées, toujours menacées.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XIII

La pensée de la *trace*, au bord des champs désolés du souvenir, laquelle sollicite les mémoires conjointes des composantes du Tout-monde. La pensée des *langues et langages*, où se décide le jeu des imaginaires des humanités. J'écris en présence de toutes les langues du monde. Elles résonnent des échos et des obscurités et des silences les unes des autres. La pensée du *divers*, notre rhizome infini et quantifié. La pensée de la *mondialité*, que nous hélons sans cesse, de peur que nous ne sachions pas la distinguer du feu roulant de nos mondialisations cataclysmiques. La pensée de l'*identité racine unique*, qui tue sur place, ou au contraire de l'*identité qui chemine*, qui ne va pas à l'unique, elle renforce les uns et les autres, et l'ici par l'ailleurs. La pensée des *cultures ataviques*, qui ont mortellement fondé la légitimité et le territoire, et des *cultures composites*,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

celles-ci qui opposent et mêlent à tout coup leurs digenèses, folles naissances primordiales.

Mais aussi, au large des villes impénétrables, *les mornes qui dérivent, les terres enfoncées, les roches de mer dont pas un ne fait le tour.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XIV

Qu'est-ce ainsi, une philosophie de la Relation? Un impossible, en tant qu'elle ne serait pas une poétique.

Si nous nous sommes emportés à accumuler ainsi la longue liste de nos intuitions, au risque de nous exaspérer nous-mêmes, comme il m'est arrivé au moment de mener quatre fois cette écriture, l'accumulation ne réalise pourtant pas un principe de permanence : cette même vitesse du monde nous enveloppe, nous n'avons pas le temps, *et il faut tout dire d'un seul coup*. Voudrions-nous alors nous retirer, ou prendre ce temps, et méditer lentement ces situations nouvelles, organiser des manières de ce que nous appellerions une philosophie, c'est-à-dire un système non systémisé de tant de données aux conjonctions si dramatiques : la vitesse, les inextricables, cet inattendu, nous rattrapent, nous transportent. Notre solitude n'est enfin féconde en pro-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

jets que si elle en arrive à « comprendre » ces bouleversements, cet emportement. Toute et une poétique au contraire est du coup un premier abord, une inscription rêche, dans l'inextricable. Solitaire et solidaire, ainsi qu'a dit Albert Camus. Les poétiques nous rapprochent du tout, mais nous remettent à même de nous dégager des visions globales, ou des orbes de synthèse, qui nous engonceraient dans cette illusion que nous maîtrisons le chaos du monde, elles nous donnent par ailleurs d'échapper aux vertiges des infinis détails du divers, *mais c'est en nous y inscrivant précisément*, nous allouant de regarder sous les roches de nos rivières, de sauter sur les roches du temps.

L'infinie diversité s'évoque ou se raconte ou est illustrée ailleurs, mais elle ne se dit qu'au poème. Pourquoi ? Parce que la parole poétique éclate dans l'inlassable éblouissement du ressouvenir des terres qui s'effondrent, elle s'alentit aussi aux ombrages des forêts, qui font en même temps caverne et lumière, dehors dedans. Le poème ainsi envahit la clarté dans l'obscur, recommençant le geste des temps premiers. Il est (il chante) le détail, et il annonce aussi la totalité. Mais c'est la totalité des différences, qui jamais n'est impérieuse. Pour la même raison (cette manière de dialectique non dicible et non repérable), dans ces inextricables

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

actuels et dans les travées illisibles de leurs inexprimables techniques, la lecture ou l'écoute ou la simple évocation du poème, cette trace du premier poème au monde, sont insupportables à ceux qui ne veulent plus voir ni entendre que ce qu'ils nomment impunément le réel. Cette écoute leur paraît une intolérable inutile déviance par rapport aux exigences précipitées des techniques et des monolangues, dont nul ne se distrait et dont l'angoisse ne s'efface pas.

Développements qui laissent de côté, nous l'éprouvons bien, l'autre bord des réalités : les souffrances, les massacres, les famines, les épidémies, l'épuisement et l'enfermement de tant de peuples et de tant d'individus. Et la misère infinissable, plus meurtrière que les massacres. Et aussi les dépérissements des pays du monde, les forêts à l'encan et les fleuves engorgés, les mers qui s'évaporent et les mers qui s'engouffrent, et les montagnes qui s'aplatissent, les campagnes et les villes surprises dans les mêmes terrains sans évocation, les sentiers taris et les rues à l'aveugle, les massacres ritualisés et globalisés des enfants, tout cela que nous ne cessons de voir, mais dans ce que l'on continue d'estimer être l'actualité, la plus aiguë qu'il se peut, qui n'est rien autre que fugacité de spectacle. Et le monde d'audessous, ton monde, mon monde, nous ne savons

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plus, urbain, ou de brousse, de désert, de campagne morte, plus ravagé que tout monde visible.

Or il y a de l'aube, malgré tout l'avant-jour s'annonce, incroyablement il est explicable, les matins lèvent de partout.

*

Sur la main nue, dans la vision éclaboussée, par le cri devenu parole.

*

Si nous agissons dans notre lieu, nous concourons à conjoindre ces distendus, c'est-à-dire à en combattre vraiment les miasmes épars ou concentrés. *Les poétiques ne cessent de combattre.* Les poétiques particulières survenues au monde sont des politiques réalisables partout : comme poétiques et comme particularités non universelles.

Les problèmes dont les humanités se rendent aujourd'hui responsables relèvent ainsi d'une double résolution. Ni dans les traitements de la mort alimentaire, ni dans ceux de la désertification, dans les affres des pourrissements des villes, dans les tragédies qui frappent les flux d'immigrations, et les routes de l'eau, ni dans les envahissements des petits

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pays par les plus forts, il ne semble qu'il pourrait se trouver de solution à tenter qui ne fût pas globale, née, inspirée de la poétique de la mondialité, c'est-à-dire, au premier état, non idéologique, mais qui tienne compte des tissus de la Relation, proposition globale assurément, mais aussi qui relèverait des secours venus évidemment de respirations très particulières, d'une poétique du lieu et du détail, qui n'a rien de global, qui permet de durer : nous consentons à ces modes conjoints et apparemment contradictoires de ressentir, de penser et d'agir. Le politique se renforce de la vision directe et de l'imaginaire du monde, et rassure ses actions en convenant à la fois à ces deux poétiques, lesquelles renvoient à la totalité non totalitaire (pas d'internationalisme des idéologies), et à une appartenance à des lieux (pays et peuples) préservés à la fois de l'entournement et de la faiblesse mimétique.

Nous savons aussi que les pensées archipéliques viennent relayer les pensées continentales : que la mesure parfois vous entraîne au loin et que la démesure s'il se trouve vous tient au lieu : que l'infini détail du monde nous aide ici autant que les vues les plus générales que nous pouvons en saisir, que la résistance vit dans toutes les périphéries que vous ne voyez pas, et que vous ne sauriez nommer, parce que vous ne voyez plus qu'il y ait des périphéries. La

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pensée poétique la mieux partagée résume l'affaire dans cette formule recevable fragilement, que nous avons reprise ici et là : « Agis dans ton lieu, pense avec le monde. » Ton lieu est incontournable (c'est peut-être là notre répétition la plus fructueuse), il n'est pas de lieu-dit qui ne signifie. Les continents et les archipels font archipel, et non pas un massif ni une éminence inébranlables, aux bords déchiquetés. La totalité vit de ses propres infimes détails, les saveurs s'y déposent comme laits de rosée ou de caïmite, il n'y a plus d'Empire généralisable du monde, malgré la terreur des armes et les morts par centaines de milliers.

Nous voici dans cette exaltation, d'aller notre lieu et d'en éclairer l'état par l'intuition poétique, et de réfléchir le monde, en tant qu'il est inséparable de nos solitudes individuelles et collectives. Ni pour l'avoir, ni pour l'évaluer, ni pour le changer d'après nous. La poétique de la Relation est toujours ainsi une philosophie, et inversement : elles se préservent mutuellement des fausses finalités. Alors nous découvrons émerveillés que la langue des philosophies est d'abord celle du poème. Les beautés ou les incertains révélés dans les poétiques se rencontrent là, aux lieux où les différences s'assemblent, se séparent, s'équivalent, pour des résultantes toujours inattendues. Les beautés des différences (des dif-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

férents) sont les premiers témoins et les acteurs décidés des résistances à la nuit de l'esprit et à toute oppression.

Ce sont par exemple ces indiscutables et vifs lieux-communs, dont nous déparlions encore et encore, et du moins les ai-je désignés par cette expression ambiguë. Les philosophies et toute poétique sont les révélateurs de ces lieux, dont nous ne nommons chacun qu'à force de n'en oublier aucun, elles réunissent dans leurs langages la science des pensées du monde qui rencontraient d'autres infinies pensées du monde, sans que pas un n'eût pu prédire. Cette science est de connivence obscure et lumineuse et non pas de rapine d'idées, de plagiat, de paraphrases ou de plats copiages, tous embusqués derrière les barrières actuelles des langues ou dans le primat de l'anglo-américain de base.

Mais des initiés, du fond des mornes, et qui savent lire dans les racines éparpillées, soutiennent que beaucoup de ces lieux-communs ne voyagent pas, ils sont plantés dans la terre, ils attendent. Ils attendent que les paysages à leur tour rencontrent les paysages. Nous ne sommes assurés ni rassurés d'aucun système, nous pouvons faire confiance à l'inattendu des prophéties levées dans ces terres-là.

Fixes ou chaotiques, et peut-être procédant de ces deux natures, les pensées parcourant, rhizomes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

errants, n'érigent en aucun lieu des bornes de silence. La vieille mutité de nos veillées est propice à la patiente méditation du temps, mais elle est toujours ouverte, oui ho ! entre deux éclats ! elle se déplace et explose et soudain s'enchante, avec nous.

L'incompréhensible du monde est que vous devinez, au plein trafic des avenues les plus folles des villes les plus improbables, des roches de rivière et combien de roches du temps (nous sautons de l'une à l'autre de ces dernières, comme pour traverser la rivière ou l'avenue ou l'impasse, et recomposer nos mémoires éperdues). La relation dans l'entour nous emporterait à néant si nous ne disions pas sa multitude. Vivre le monde : éprouver d'abord ton lieu, ses fragilités, ses énergies, ses intuitions, son pouvoir de changer, de demeurer. Ses politiques. Vivre le lieu : dire le monde, aussi bien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XV

Les pays sans falaises n'appellent pas au large. Les campagnes sans clairières ne battent pas leurs tambours. Mais en tous lieux connus, les lieux se rassemblent pour nous, sans que d'abord nous en prenions une conscience même retenue. À cette fois, tout commence à la City University of New York, où j'avais à colliger les éléments de cette réflexion, à l'occasion d'une conférence cérémonielle de l'Institut Peyre, lequel accompagne les travaux du Département de français, au Graduate Center de cette université. Le texte en langue anglaise défilait derrière moi. Après cela, une première version organisée de ce texte a été réservée à l'Assemblée des médecins de la Caraïbe, devant laquelle j'en fis une lecture filmée, c'était le 16 avril 2008, par projection sur deux larges écrans, à Fort-de-France de Martinique, avec le titre « Archipels et continents ». On en retrouvera la copie transcrite, dans les actes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de cette assemblée. Un troisième exposé a été fait, mais cette fois directement, et selon une formulation renouvelée, le 30 mai 2008, à une des séances du séminaire annuel de l'Institut du Tout-monde, c'était dans les espaces de la maison Agnès b. (rue Dieu), au titre d'une *Philosophie de la Relation*. La saisie pourra en être consultée sur le site de cet institut. Le texte a été reformulé le 17 juin 2008, en ouverture d'un colloque tenu à Carthagène, en Colombie : « La Caraïbe, un archipel d'influences », et cette autre fois sous l'angle approprié de quelques Pensées d'archipels et pensées de continents. Deux acceptions, en langues française et espagnole, en ont été gardées.

Non pas et à chaque fois des aménagements d'un premier propos, menés au hasard des circonstances, mais un très fragile processus de poésie qui avançait en se dérobant, au travers de formulations et d'évidences peut-être trop emphatiques.

En ces occasions en effet, qui sont aussi quatre lieux du monde, trois dans les Amériques, une en Europe, le contenu et la forme d'une telle philosophie nomade se sont peu à peu transportés, d'une réflexion sur les pensées contemporaines, à un corps de poème, ou à une préfiguration lente du poème, du moins selon des intuitions qui m'auraient changé chaque fois, sans qu'aucun des auditeurs n'ait eu la connaissance globale de ces répétitions partielles,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui étaient détissées de transformations fragiles. Une manière de faire lever obscurément cette matière poétique, que d'autre part les mêmes auditeurs avaient partout devinée.

La succession de ces lieux et de leurs variations, loin d'entretenir des répétitions paresseuses de ces quelques thèmes, avait difficilement concouru à une emprise poétique naissante, dans et par-dessous les cours successifs de la réflexion. L'emprise avait donné pouvoir à la conjonction de ces lieux entre eux, c'est un poème qui vaguait dans l'étendue, il en est resté peut-être quelque rumeur.

À quels moments, et selon quels motifs, le poème avait-il ainsi tenté de paraître derrière ces variantes, chacune de celles-ci colorée selon le *génie du lieu* (d'après le titre de M. Michel Butor), où elle s'était trouvée aventurée, mais surprise aussi du ton monotone de l'ensemble de ces idées envers quoi elle s'engageait? Peut-être est-ce là un nouveau processus d'écriture? Comment le poème a-t-il pu figurer en poème, ou en image du poème, dans cet ensemble, c'est-à-dire dans cette leçon finale de l'exposé, en participer, y mêlant la trace, le sceau, l'émoi de ces endroits : les raides sillages souvent dérobés de Manhattan, la baie de clartés courant avec les nuages et les éclats humides du vent au long de Fort-de-France, et la rue Dieu suggérée plus que décidée par le canal Saint-Martin où elle prend sa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

source à Paris, et après, la légende et les créolisations de Carthagène des Indes, toute favorisée dans son réel et dans nos imaginaires ?

Carthagène et Tombouctou et Valparaíso et Samarcande, magies et lieux (non de l'imagination mais de l'imaginaire) des enfances à vif. Fort-de-France ou New York ou Paris, qui supposaient la seule imagination d'un monde passé, reconnu dans tant de livres mais effacé des mémoires.

*

Où vivait le poème, en quoi signifié, d'où surgi, au long de ces détracées de villes, entourées de leurs lieux ouverts ?

*

Ces moments chargés de discours se trouvèrent indicibles, les motifs en furent inaperçus, et ainsi tout du long : le poème, présent et absent, réfrénait les impositions de ces présences trop autoritaires (le monde de l'ailleurs, qui s'imposait à suffisance), et soulageait les malfaçons de chaque absence qui ne se savait pas (le monde de l'ici, qui hésitait à se reconnaître).

Le poème se pressentait (se présentait) dans l'acte littéral de son apparition : d'abord cette écriture

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

obscure, qui s'attachait à l'obscurité des premiers temps de la Terre, puis le futur monotone de ces thèmes en longues chimériques approches, et la déroulée enfin d'autant de structures tremblantes, vouées à l'imaginaire de nos mondes.

Le poème : c'était à l'essayant, au plus vite, de le maintenir et de lui donner dessein. (Je n'ai pas nommé Carthage, au troisième chant du *Sel noir*, et au midi de cette mer.)

(Et il y eut pour le moins quatre ou cinq rencontres où ce même texte fut répété, traduit, détourné, abrégé, mis en symboles, prolongé, sans que j'eusse à présenter des excuses. Tu te répètes, tu cours l'aventure du lieu-commun, tu oses la cheminaison, l'inattendu. À l'inverse, voyez que le texte qui serait inédit sans retour, et la phrase qui ne redouble pas, et l'invocation dénuée d'écho, même s'ils fulgurent, ne finiraient souvent qu'en ramas d'herbages desséchés, dans des traces et des sillons à l'abandon, entre deux récoltes qui, à miracle, se répètent. Comme les littératures, la philosophie de la Relation est ressassement et déplacement, tout ensemble.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Casses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XVI

Non pas les incertitudes, mais les incertains de la Relation. L'incertain : il ne figure pas l'échec, il ne limite ni ne dénature. Il est cela même qui dans la Relation se pose comme frontière du vécu au pensé, sans qu'aucune définition ne vienne y faire frontière.

De même, l'humain dans la parole, innée ou acquise : s'agirait-il d'une naissance (ou d'une fusion) de l'Être au langage, ou plutôt d'un mouvement, d'un accordement, qui auraient porté, non pas de l'Être, mais d'en dehors d'un être-comme-étant, jusqu'à la source même, et intime, de toute capacité de dire, et qui aussitôt seraient revenus dans l'espace, ouvert à mainte diction? Un mouvement, capable de relier un donné naturel ou physiologique à une force d'abstraction? D'équivaloir un lieu du monde à une puissance de la voix.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

*

Y a-t-il une parole grandie de tout ce qui n'est pas l'humain, ô salines, roches et granites, puissants déserts ?

*

Voyez que l'Un s'était élargi sur le monde, par le fait des universaux généralisants, dont ce n'est pas vrai qu'ils intègrent les différents. L'Un, toujours supporté par la Conquête. Il commue aujourd'hui en cet inextricable des techniques rouées, que pas un ne contrôle en totalité. L'« un » de ces techniques est désormais enfoui dans leur sourde diversité : l'univers des absolues techniques est celui de tant de solitudes spécialisées. Les profiteurs des techniques sont incapables de considérer l'Un ni son contraire le Divers dans leurs imprédictibles. Ils se contentent de manœuvrer l'inextricable et l'imprévisible, hors de toute connaissance commune, le profit pour eux en est inévitable. La plus rare des manières de s'opposer serait ici de fréquenter à notre tour l'imprévisible et l'inextricable, les devinant. Et aussi : que la vision cosmique *soit tournée en pensée politique*, en esthétique directe (c'est l'imaginaire) du monde, pour ne pas céder au tourbillon totalitaire, ni à la faible croyance que n'importe

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quelle fragmentation pourrait être naïvement prise pour un détail du lieu. Les fragments sont l'œuvre des mal nommés détaillants, qui ignorent la forme pure du détail.

Ce n'est pas à tout coup dans les seules cultures occidentales (des présocratiques aux romantiques allemands) que l'idée de la fusion de l'humain et de l'univers aura pris énergie. Évoquez le mana (cette force en même temps sublimée et immanente, c'est-à-dire menacée de péril), ou le nirvana (le lieu en même temps sublimé et futur, c'est dire contingent au temps, même si celui-ci se fait alors infini dans l'immobile), leur pensée lève d'ici, de cette autre face du monde, tout comme nous parlons soudain du fond du bateau de la Traite, ou comme nous courons aux villes où les lumières survivent.

L'idée de la fusion se dit ou se révère ou se médite. Elle se raisonnait avant de s'extasier, avec le dieu unique ou avec l'idée du dieu, ainsi tournait-elle à philosophie, à théosophie, traditionnellement, qui inspiraient ensuite les mystiques. Par un renversement primordial, elle s'extasiait préalablement à toute connaissance ordonnée, absolument en dehors de celle-ci, avec les dieux que l'on réputait obscurs ou primitifs, et ainsi était-elle dite impure magie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XVII

*

(Puis, bien plus tard, et selon peut-être un des nombreux Heidegger possibles) : « La différence est l'avatar que l'Étant essaie d'imposer à l'Être. »

*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XVIII

À partir de quoi, la différence, déjà considérée comme diminution, fut réputée absolue amputation. Toute et n'importe quelle différence. Il fallait un contraste à l'absolu, et la différence ne fut établie que comme éternellement une virtualité, un en-deçà, sans cesse repoussée par cet éclat dense et rayonnant de l'Être.

Selon une philosophie de la Relation, la différence pourrait bien être aléatoire à l'Un, en tant que celui-ci réfléchirait l'Être (du monde), mais elle est avant tout le signe et le relais des unités-diversités, en tant que les différents rassemblent l'être-comme-étant (du tout). La différence contribue à la fusion aussi bien qu'à la distinction. Les bruits cascadants de la rivière d'en bas, qui remontaient le morne de Bezaudin, lieu de naissance et de continuité, constituaient le vrai paysage de l'environ, et le réalisme était de les entendre d'abord, si continus dans les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

flamboiements de touffeur, puis de les oublier, amalgamés aux feuillages. Quand vous n'entendiez plus ce bruit (cette différence), vous étiez entré sans relais dans le paysage. (Non pas comme le voyageur qui à la fin, et par accoutumance, n'est plus encombré de la rumeur rythmée de la nuit tropicale, mais comme l'iguane et l'anoli qui se vêtent des chahuts de la chaleur et s'en nourrissent.) La différence est de la première innocence, ou de la grâce, de quoi? Du rapport du détail au tout. De mon détail (la roche d'eau) à mon environ (le pays). De mon détail (le lieu) à mon entour (le monde). Il n'y a dès lors pas de description réaliste qui tienne. Un détail n'est pas un fragment, il interpelle la totalité. Aucun « réalisme » n'aborde à la totalité (non totalitaire). À la totalité diffractée changeante. Le bruit d'eau qui étincelle d'en bas le morne et monte, c'est une poétique du lieu, quand même le dessèchement aura tari son écho. La case de la naissance est une des poétiques du lieu, même si vous la cherchez encore sous les éboulements où elle a disparu. La poésie révèle, dans l'apparence du réel, ce qui s'est enfoui, ce qui a disparu, ce qui s'est tari. Loin d'être un accident, ou un avatar, la différence, perceptible (réelle) ou non, est avant tout la conductrice de cette quête, par quoi l'écho égaré de la rivière ou la ruine enfouie de la case renaissent au chant : une composante, et plus avant, un relais,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une liaison de ce qui persiste. Il me vient que depuis longtemps l'altitude me bouleverse, que le vertige d'en haut me chavire, et que pourtant rien ne me convient plus que d'équivaloir les élans de nos mornes familiers, de Pérou, de Bezaudin et de Reculée, dans ce nord de la Martinique soumis à la Pelée, et les immensités du Pérou précisément, et en particulier les pentes en gouffre qui mènent à Chavín de Huantar, d'où les cultures préincaïques ont basculé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XIX

Dans le Divers aussi, la différence constitue, rapproche.

Mais elle ne réagit, ou ne régit, que si les éléments mis en présence sont propres à eux-mêmes. La difficulté est que ces éléments sont aussi toute différence, et qu'il ne se rencontre nulle part de l'identique absolu, lequel serait parfois séparé en lui-même par des baies aveugles de différences.

Ces conditions se retrouvent dans la constitution par exemple des cultures néo-américaines, avec ces variantes : de pays qui ont arraché puis gardé leur indépendance (qui sont propres à eux-mêmes), et pour qui la différence fonctionne comme une réelle composante : détail dans l'ensemble, ancienneté dans la nouveauté (c'est toutes nations qui envahissent ailleurs et se battent entre elles) : et de pays qui n'ont pas pu arracher cette indépendance, et où

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la différence, dans la plupart des cas, est aujourd'hui encore un sujet à indifférenciation, c'est-à-dire à une indifférence angoissée des habitants par rapport à l'être-comme-étant de leur pays. Ce cas se renouvelle en bien des endroits du monde : assimilations, paysages folklorisés, ou aplatis, extinctions culturelles, extinctions tout court.

En marge des fusions de l'humain et de sa parole (émise ou réfléchie), pourrions-nous rendre évidentes les dualités multipliées des humanités, dans leurs rapports à leurs langages possibles ? Le langage de soi et le langage du lointain s'interrogent (c'est l'intimité cosmique), le langage de soi vers le langage de l'autre se devine (en tentation de la diversité), le langage de l'autre vers le langage de soi, par une compulsion inverse, dangereusement s'aimante et prévaut (supposant à force des nœuds de transparence et de domination, où les différences risquent de se perdre). Ainsi la diversité peut-elle bientôt paraître récessive et favoriser une ou plusieurs composantes et autant de facteurs, devenus dominants, et par ailleurs l'unité tendre à verser à monolithe, ou la force cosmique tourner à confusion.

C'est où la pensée politique exerce.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elle distingue entre ces possibles mêlés. Elle ne *fonde* pas, comme il en a été dans la tradition occidentale. Elle se démarque de la pensée morale (où elle ferait intégrisme, fixité folle), et elle se garde des vérités absolues, *rien n'est vrai tout est vivant*, comme de tout rite qui engagerait à figement, mais en tant qu'elle est une politique (une mesure d'adaptation, ou de bouleversement, aux équilibres équivoques du réel, et non pas un ramas de gestes d'accommodation à des avantages réalistes), elle est vivante tout aussitôt dans une poétique, où le monde se devinera sans en être prédéterminé.

Les développements imparables des grands systèmes d'appréhension, de domination du monde, technologies et propagandes de masse, arts du spectacle, contrôles des énergies, modelés du goût et des volants d'idées, retour des refoulés religieux, retour des pulsions de retour, machineries des filiations, saouleries des mégapoles, extrême régulation des pauvretés, famines systématisées, banalité des pandémies, guerres normalisées, guerres sans guerre apparente, se répandent comme des horizons, fluent horizontalement, autant de fleuves en expansion, qui se mêlent et entament les vieilles plaques civilisationnelles, lesquelles jusque-là s'étaient plus ou moins difficilement ajustées entre elles. Ils les font craquer en écailles culturelles, partielles et partiales, qui à leur tour s'emmêlent, non pas seulement parce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que leurs éléments se joignent, mais parce que les mêmes forces les désagrègent en même temps. Le désordre devient leur structure. Le désordre n'est pas le chaos, tant que le désordre est prévisible et qu'il génère *à vue* ses propres lois.

Les massacres insensés des peuples ne sont pas non plus l'effet d'un désordre, mais de l'exercice rigoureux d'un système. En revanche, et par exemple, les épurations des terres, polluées par les pesticides et autres agents de destruction massive, sont la conséquence d'un très réel désordre (c'est-à-dire d'une série de rencontres non concertées, non ordonnées), tenu dans une même situation d'urgence qui ne représente en rien un corps monolithique. La Relation ne s'édicte pas, et ne se décide pas dans l'*a priori*.

Il y a inextricable : nous voyons que se juxtaposent et se frottent les facteurs agressifs des cultures (celles-ci s'agressent parce qu'elles se sentent menacées, étant plus nombreuses à se toucher et par conséquent moins puissantes entre elles, ou plus simplement parce que n'importe quelle agrégation, en nation, en État, en culture, introduit à l'assaut), et les strates renfermées des civilisations (leur ancienneté les isole et les débilite, dit-on faussement), et nous devinons aussi que s'opposent les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

distances non définitives des différences entre elles d'une part, et de l'autre les harmonies non absolues des systèmes d'unicité entre eux, d'où surgissent alors les incertains de la Relation.

Le plus imminent de ces incertains porte peut-être à accorder l'imaginaire de l'imprévisible avec les nécessités du faire et de l'agir. (L'humain ne sait pas cesser d'être mobile.) Le politique y aide, s'il fréquente une poétique. Qu'est-ce ? Savoir que l'incertitude crée parfois un manque, l'incertain toujours une ouverture. Nous nous laissons prendre aux confusions que nous entretenons nous-mêmes entre les incertitudes du monde (quand il serait la représentation la plus lointaine du Tout-monde) et les incertains de la Relation. Nos politiques les plus ordinaires tentent parfois sans succès de combler la faille de ces incertitudes, pourtant sans jamais s'autoriser des inspirations de l'incertain, qui auraient pu les supporter.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XX

Quand les continents (les nations et les peuples qui quittaient leurs bases) eurent pressenti le monde, ils l'ont organisé par avance et dans l'inconnu. Ils ont prévu les Indes vers l'ouest, déterminé le lieu et les géographies du paradis terrestre, établi les relais les meilleurs de la problématique route de la soie, rassemblé d'avance les colifichets en vue du commerce des esclaves africains, le monde inconnu était prévisible, « rapportable », c'était cela l'imagination du monde, qui est si bellement ou crûment d'inspiration continentale.

L'imaginaire du monde ira tout autrement. L'imaginaire pressent, devine, trouve, il ne prévoit rien en termes de rapport, il n'accompagne ni l'avoir ni le savoir. Il ne conclut à rien. Il suppose en archipel.

Imagination et imaginaire sont tour à tour d'individu, de collectivité, ou de totalité monde. *Le Bateau ivre* est d'imagination, *Une saison en enfer*, d'imagi-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

naire. C'est du même émetteur, Arthur Rimbaud. *Le Bateau ivre* développe en imagination ce qui du monde s'est réalisé, qui se propose ou qui s'oppose aux fantasmes renfermés dans Charleville.

Une saison en enfer est le fantasme même, incertain, éclatant, que l'imaginaire ouvre et sublime en réalité irréfutable.

Les collectivités triomphantes forgent par système leur imagination de la connaissance (de la conquête) du monde, et de soi-même, ainsi que l'a dit et illustré Paul Claudel, mais elles ne nourrissent qu'au grand hasard l'imaginaire tremblant (et irressenti) de leurs rapports impossibles à l'Autre. Imaginaire qui n'ouvre pas, à cette fois : l'Autre n'est ici pour elles qu'objet.

En ce moment où le Tout-monde est conçu par nous en imagination comme un village planétaire, tout entourable, et contournable, il s'éprouve par nos imaginaires comme une Relation dont les quantités sont finies et les frontières illimitées, dont les incertains sont pour nous aussi impressionnants que les données du monde, représentation lisible de ce Tout-monde, qui nous paraîtraient les plus évidentes (les plus réelles), c'est-à-dire les plus chargées en incertitudes.

L'imagination des peuples dominés se nourrit d'aliénations concrètes, et par exemple des représentations conventionnelles des paradis d'immigration qui leur sont interdits, mais leur imaginaire vole

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

au contraire au-devant des résolutions du dissolu ou de l'irrésolu colonialistes. Ce sont les peuples les plus facilement ou dérisoirement ou absolument opprimés qui conçoivent au plus loin les dépassements nécessaires des particularismes sectaires.

Ainsi les gens du Chiapas ou les Roms. Ainsi les races africaines, qui ont souffert les plus grandes infamies des histoires des peuples, ces esclavages transsaharien et transatlantique, et qui se sont aussi trouvées, et paradoxalement, les plus ouvertes aux processus de créolisation, dans la Caraïbe, au Brésil, sans qu'elles s'y soient perdues, et ni non plus leurs héritages. L'Afrique est, depuis presque le commencement des temps, l'on ne sait pas pourquoi (la théorie des climats exceptée), une terre de diaspora, dont les habitants inquiets (et forcés de *demeurer*) furent appelés pourtant dans toutes les directions de l'étendue, multipliant la diversité. Les Afriques contemporaines, nous le savons pour aujourd'hui, sont terres de pauvreté, mais aussi d'énorme relativité, où les diasporas sont parfois revenues pour essayer de *trouver le sens*.

L'imagination l'imaginaire ne peuvent lever l'un à part l'autre, dans les imbrications et les incertains du Tout-monde. Il faut qu'ils se complètent là. Aujourd'hui, *Le Bateau ivre* et la *Saison en enfer*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

auraient d'abord tramé un seul et même poème, qui serait peut-être *Les Illuminations*. Le monde comme représentation est donné dans l'imagination, mais en tant qu'il est aussi Tout-monde, c'est-à-dire une totalité non totalitaire, et dont le détail et la multiplicité ne se perdent pas, il s'ouvre à l'imaginaire. Les peuples vraiment exterminés sont ceux dont les imaginations et les imaginaires individuels et collectifs n'auront pas pu se maintenir, c'est-à-dire se renforcer mutuellement sous les massacres. Exterminateurs et conquérants savent quant à eux soutenir l'imagination de leur toute-force dans l'étendue, mais ils sont incapables de l'imaginaire du monde.

*

La lumière d'au-dehors et d'au loin est comme une lance bien jetée, elle jaillit de la caverne, ou de la clairière, ou de ce jardin public, ce n'est pas pour exterminer ces exterminateurs, elle les saisit béants et les change malgré eux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Erres

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La matière du monde s'éprouve échevelée, la pensée force à en surprendre la simple vue.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XXI

Cette cabane était engloutie à la fin dans un enfoncement de la terre. Comme si toutes les naissances auxquelles elle avait donné lieu, et la mienne par conséquent, étaient retournées à un abîme primordial, aussitôt recouvert de banalités végétales organisées en chaos. Fragilité de la naissance, qui vous emporte. N'essayez pas de rejoindre ces profondeurs, alors même que vous les avez pressenties tout ce temps. À cet endroit où la case de la naissance s'est enfoncée, peut-être le temps ne roule-t-il plus, immobile parmi les temps qui ventent alentour. Mais selon ce même pressentiment, j'avais toujours eu l'impression de vieillir au rythme même de la terre, cette infime poussière de l'univers, moi poussière (archipel) encore plus inimaginablement infinitésimale de cette molécule terre, dont l'étrange grandeur est qu'elle nous sert à bâtir, ce qui porte à outrance nos vanités. Je sens que nous avons vieilli

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ensemble, elle à coups de millions d'années, et moi distribuant ces quelques journées dont j'ai disposé, dont l'allure ralentit à mesure. Encore ai-je la grâce, comme beaucoup d'humains, de *pousser avant* dans ces journées en la compagnie de ceux que j'aime et que j'estime. Mais pour ce qui est de mes amis d'enfance et d'adolescence, j'éprouve ce sentiment d'avoir peu à peu constitué et honoré, à moi seul, un *cercle des poètes disparus*. Je cherche alors dans les espaces les compagnons évanouis de cette planète Terre, ses filaments de feux et de laves, ses rocs fuyants devenus comètes, les morceaux déchirés de ses premières entrailles. Je ne vois plus rien, serait-ce en esprit. La Terre est immaculée des cordons et des placentas de sa naissance, elle n'est plus couverte que des prurits de ses histoires. Parions que ses vraies relations s'inscrivent peut-être dans des infinis hors d'approche. Je la considère ainsi, seule et, il se peut, sans amis ni parents proches ou lointains, terre, et qui a donné lieu au Tout-monde, elle, ses débâcles, ses fulgurances, sa misère qui aura présagé s'il se trouve une autre vitalité de ses formes et de ses fonds : et, c'est tout inappréciable, je sens là que nous vieillissons ensemble. Je vois ses ravages accompagner mes infimes déclins (ou déclinaisons), et là où par miracle elle a préservé ses lisières vivantes et transparentes et ses herbes qui guérissent, il me semble aussitôt que je passe librement et que je rajeunis sans savoir

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pourquoi. Comme celui-ci qui déclara : « *Véritablement, je m'appelle Mathieu Béluse. Selon la loi du conte, qui est dans l'ordre des arbres secrets, je vivrai encore longtemps.* » Il avait des jours et des jours parcouru cet espace des bois, en vain cherchant la source de La Lézarde, il s'était arrêté au large d'un fer-de-lance lové au soleil sur une piste de terre, il avait essayé de le chasser à coups de roches, la bête n'avait pas bougé, et à ce moment son esprit s'était empli d'aridités, il s'était imaginé, non d'imagination mais d'imaginaire, des bois encore plus épais, si c'était possible, des fonds plus monstrueux, des déserts acharnés, mais pas un champ de cultures, pas une racine à faire bouillir, toujours des bois et des sables et des monts insolents. C'est à ce moment aussi que j'éprouve, quant à moi, la certitude que je connais toutes ces langues que nous avons laissées derrière nous pendant cette déportation vers les Amériques et qui ont suivi leur chemin sans savoir que nous les avions abandonnées, le wolof, le sérère, le kiswahili, par exemple, et leurs dizaines de variantes, je rêve que je les pratique, et je les pratique vraiment, elles sont ce que nous avons porté à la puissance d'oubli du Tout-monde, en même temps qu'elles illustrent ce que ceux qui n'ont pas cessé de les parler portent à la beauté de la Relation. Puis nous reprenons, elle (la terre) le cours de ses mille et mille années, moi la descente de mes quelques heures façonnées en jour-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nées, qu'à vrai dire nous n'avions pas quittés. Pourtant, nous ne vivons pas les mêmes sortes de temps, je n'imagine pas qu'elle tourne là « selon moi », à mon image, ni inversement que je m'immobilise en son centre, quel ridicule c'eût été. On ne chasse pas si facilement la bête longue de son soleil, et ces sortes de rapport du « chaosmos » à l'humain sont aveuglément simplistes, quand bien même elles seraient consolatrices : c'est que la visée cosmique pousse autrement, une histoire du tout au tout. Mais aussi, le poème enfoui dans la terre de la Terre, même si c'est légende, a suscité tant de poèmes trop humains. Peut-être serait-ce là l'occasion de fréquenter des éternités, *successives*? Car s'il est vrai que la terre vous fournit la cadence, le poème seul décide du dernier mot.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XXII

Une des plus immédiates façons d'éclairer les rencontres des idées est d'évoquer celles-ci dans le mouvement d'espaces où elles auraient dû d'abord avoir été reconnues et qualifiées. Les événements et les personnes aussi disparaissent dans l'indéfini ou l'indifférent où on les isole souvent, ils s'imposent alors par leur propre force et leurs propres évidences, c'est-à-dire par la justesse et la justice de leur position dans ce mouvement des espaces, dans ce débat des humanités, dans les rapports que mouvements et débats développent entre eux.

L'évident, ce qui aurait pu constituer la force du premier Congrès des écrivains et artistes noirs (en Sorbonne, à Paris, en 1956), est que ses participants y ont commis ensemble leurs visées, leurs manques, les luttes qui soutenaient leurs espoirs. Leurs différences. Oui, premièrement.

Et non pas en dernier lieu la seule vision de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

leurs situations particulières, qui tournaient toutes autour du fait colonial, mais aussi la soutenance de leurs manières de fréquenter l'autre, semblable ou lointain, de se figurer soi-même dans les paysages qui vous avaient élus, d'en écouter les rythmes primordiaux, ou de battre les cadences enfantées par le mouvement et les frictions et les connivences des sociétés et des cultures, sans en négliger la moindre. Une entrée en conscience dans la totalité monde.

Dès leur première jeunesse, deux de ces participants, Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire, l'Afrique des origines et l'Afrique de la diaspora, s'étaient trouvés aux mêmes lieux d'études et de savoir, et dès 1938 ils avaient l'un et l'autre, par des poétiques si différentes, souligné l'élan de la Négritude. Mais il semblait que jusqu'à cette année 1956 l'écho d'une telle révolution de la pensée et de la sensibilité ne se fût pas répandu, comme s'il n'avait pas même été entendu. Il y avait eu le mouvement de Harlem aux États-Unis, la Renaissance de Harlem et les poèmes de Langston Hughes (tout commence toujours par des poèmes), un égal silence les avait entourés, qui enveloppait aussi ce qui s'était passé dans les Afriques anglophones et lusophones, dans l'Ifriqiya et les déserts arabes, dans la Caraïbe multilingue, dans l'océan Indien, en Haïti et au Brésil,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et dans le trou béant de l'Afrique du Sud, dont nous ne savions à peu près qu'un mot, apartheid.

Tout autant qu'une série d'analyses de ces situations, et de ces silences, les textes des intervenants de la Sorbonne m'ont paru ratifier une succession de confidences qu'ils se faisaient les uns aux autres, une manière de partager enfin leurs différences, une impatience à se révéler mutuellement comme ils étaient, debout dans le monde, et non plus couchés sur la face cachée de la terre. Dans les hôtels des grandes villes des États-Unis et de quelques autres pays, exactement à la même époque : « Interdit aux nègres, aux juifs, et aux chiens. »

Par-delà les oppositions souvent vives, car il y avait les conflits de mentalité, les incompréhensions soudaines entre les langues utilisées (entre autres, les anglo-américains et les francophones), le partage des générations, l'écart entre les militants politiques et ceux qui l'étaient moins, et combien d'autres divergences, le Congrès de 1956 a semblé rayonner d'une spiritualité toute nouvelle, mais qui a présagé pourtant les dures luttes de décolonisation qui ont suivi. Le Congrès de Rome en 1959, par exemple, se distinguera, dans sa structure et son déroulement, par la participation plus visible de militants engagés sur des fronts de lutte, en Afrique lusophone, en Algérie, et ailleurs, mais leur présence et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

leurs contributions n'eussent pas alors été rendues possibles sans ce caractère du premier Congrès : le tour de l'horizon, proposé par chacun, les responsabilités et les solidarités, jusque-là non évidentes, devenues partageables. D'où a grandi ce lieu commun qui serait bientôt fameux autant que trop usé peut-être : l'unité dans la diversité.

Tout commence par la poésie, mais après 1956 la réflexion critique accompagnera les créations artistiques, les chants des griots et les compositions des musiciens : les essais de Césaire, le *Black Jacobins* de C.L.R. James, les ouvrages de Fanon, les thèses de Cheikh Anta Diop, autant de contributions au mouvement de la pensée au XX^e^ siècle. Puis viendront les ouvrages de James Baldwin, et de Malcolm X, le Black Power, les discours de Martin Luther King, Rosa Parks et la lutte pour les droits civiques, et tout ce bouleversement des États-Unis. Le retournement de la conscience sur elle-même, le plus souvent vécu dans la souffrance et l'inconfort, a fait que non seulement les peuples d'Afrique et de la diaspora ont réoccupé les poétiques de leurs espaces, et les complicités de leurs paysages, mais qu'ils ont inventé les leçons cachées de leurs histoires, réinvesti à plein le temps oblitéré qu'on leur avait alloué. *Là où les histoires des peuples se rencontrent, finit l'Histoire avec un grand H.* Toutes vérités non absolues qui se renforcèrent avec les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parutions de la revue *Présence africaine*, dont la fonction m'a semblé au moins double dans les années qui suivirent le Congrès : éclairer la pensée multiple supportée par les cultures négro-africaines, maintenir l'espoir chaque fois que les situations concrètes contredisaient l'élan amorcé. Les nécessaires décolonisations n'ont pas toujours été ratifiées par les progrès de société que les peuples eussent été en droit d'attendre, et ce qu'on a appelé le néocolonialisme a prospéré presque partout. Dans des circonstances si difficiles, l'œuvre et, j'aimerais dire, la présence quasi physique du Congrès de 1956 se sont maintenues comme référence et comme inspiration.

Cet élan, qui a eu peu d'équivalents dans les histoires des mouvements d'idées ou dans la vie des organisations d'intellectuels au XX^e siècle, a été voulu et soutenu et obstinément maintenu par Alioune Diop. On ne peut pas s'imaginer, et je crois même qu'il est difficile de se remémorer, la tranquille réserve, les soins minutieux, la hardiesse de pensée, les longues hésitations et les résolutions imparables avec lesquels Alioune Diop a conduit cette aventure. Si chacun des collaborateurs de la Société africaine de culture venait là avec sa préhension du monde, son horizon et ses ailleurs, il semblait qu'Alioune Diop les partageait tous, qu'il voyait sur tous les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

horizons, qu'il devinait les ailleurs, qu'il vivait les temps de notre monde, sans se réduire à un être abstrait, sans se diluer dans un pâle modèle de fausse synthèse. Il était Afrique, avec humilité, aussi toutes les Afriques, il était son pays, le Sénégal, aussi tous les pays qui alentour s'obstinaient à ne pas périr, il était son lieu, son lieu restait ouvert à tous les lieux du monde. Je dédie ces quelques mots à Mme Christiane Diop, qui a continué son œuvre, et à ceux, connus et inconnus, qui y ont aidé.

« Aujourd'hui, c'est une logique sans nuance qui court dans nos estimations et qui autorise par exemple à rattacher les bouleversements sismiques et géologiques de cette planète à l'action tellement brutale d'une partie des humanités (toute violence est malviolence), soit que ces bouleversements ravagent des géographies entières, laissées à leur merci, soit que par cette brutalité on massacre des peuples jusqu'au dernier souffle, comme à l'ancien temps des grandes invasions et des grandes colonisations. Le mouvement est le même, et les injustices de ces humanités prédatrices ajoutent aux fureurs et aux fatalités de la Nature, alors nous abandonnons assez volontiers le dessein de nous opposer à celles-là, dans la stupéfaction tétanique où nous jettent l'excès et la fureur de celles-ci. En bien des lieux du monde, les oppresseurs n'ont plus besoin

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de s'acharner à réduire les opprimés, il suffit de les maintenir dans leurs conditions précaires de survie, la Nature se charge du reste. »

Nous vivons cette vie bouleversée du monde, nous participons de sa complexité, nous nous habituons à penser dans son indéchiffrable, et nous concevons à ces fins des rassemblements d'intuitions et de générosités, qui certes sont souvent fragiles et tremblants, mais ce tremblement est une énergie qui nous rapproche des intensités de la Terre, et qui en tout cas nous préserve contre les assauts massifs des idéologies et des rugueux systèmes de pensée. Ce que tu perçois de la beauté du monde t'engage dans ton lieu. Ce que tu estimes de la beauté menacée du monde donne direction à ton geste et à ta voix.

Le premier Congrès des écrivains et artistes noirs à Paris, et le second à Rome, ont constitué des avancées vivantes et palpitantes dans l'ordre de ces sortes de rassemblement dont j'ai parlé ici, et chacun de nous s'est trouvé reconnaissant d'avoir pu y participer. Ce furent des moments de monde, comme il en est pour la vie de certaines personnes : des fixités éphémères, qui sont les piliers de ce qui a changé avec nous et nous inspire à chaque fois. Une entreprise humaine équivaut quelquefois à un éclat du temps.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XXIII

La route de Balata monte à travers la forêt primitive de Martinique jusqu'au Morne-Rouge et au-delà vers les plateaux d'Ajoupa-Bouillon, du Lorrain et de Basse-Pointe, où le poète est né, et où l'on découvre (et l'on éprouve aussi) « la grand' lèche hystérique de la mer ». Pas un ne sait ni ne peut dire à quel moment, sur cette route, vous quittez en vrai le sud du pays, ses clartés sèches, ses plages apprivoisées, ses légèretés soucieuses, pour hanter la demeure de ce nord de lourdes pluies, parfois de brumes, où les fruits, châtaignes et abricots ou mangues térébinthes, sont pesants, et où l'on entend au loin les conteurs et les batteurs de tambour. Chacun s'y plante dans ses enfances sans bouger, comme dans la boue rouge qui piète à l'assaut des mornes de Pérou, de Bezaudin et de Reculée, dont nous parlons sans cesse.

Mais la jeunesse du poète fut aussi marquée par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des errances tranquilles. Dans les années de l'immédiate avant-guerre mondiale, la seconde, il est étudiant à Paris, ayant quitté ces hauteurs du nord de la Martinique, et le lycée Schœlcher à Fort-de-France. Il découvre ce qu'on appelait le vieux continent, mais surtout il rencontre l'Afrique, « gigantesquement chenillant au pied de l'Europe sa nudité où la mort fauche à larges andains ». Non pas la découverte de l'explorateur, mais celle essentielle du fils revenu à la source de ses passions et de ses inquiétudes. Parmi ceux, Africains, Antillais, Guyanais, Malgaches, Réunionnais, Indochinois, qui constituent alors l'émigration intellectuelle des colonies à Paris, laquelle était la marge d'une autre émigration de même origine, ouvriers d'usines et sous-prolétaires, comme on disait à l'époque, et qui sera ensuite officiellement et systématiquement organisée pour les besoins de la reconstruction dans l'après-guerre (quelques-uns se souviennent encore aujourd'hui du fameux Bureau de migration des Départements d'outre-mer, le très efficace Bumidom, qui aura fonctionné jusqu'aux débuts des années 1960), Aimé Césaire est déjà un militant, qui accompagne les rédactions des revues *L'Étudiant noir*, *Légitime défense*, et qui peut-être fréquente les réunions chez Mme Paulette Nardal, attachée à la défense de la personnalité antillaise et noire. Il rencontre le Sénégalais Léopold Sédar

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Senghor et le Guyanais Léon Gontran Damas, ce seront les fondateurs de la Négritude, mais surtout, solitairement on dirait, en tout cas par un effort puissant de divination du monde, et passé alors inaperçu (c'est en 1939, le texte est publié en province dans une revue intitulée *Volontés*, qui pour cette raison est devenue historique), il fait jaillir, comme d'un puissant coup de pied dans la terre pourtant lointaine, *Le Cahier d'un retour au pays natal*, que nous mettons tout de suite au rang d'*Éloges* de Saint-John Perse, qui ont précédé en 1917, et des *Feuillets d'Hypnos* de René Char, qui suivront en 1943, au temps de la Résistance française : un des très grands poèmes de notre époque, et qui selon moi signifie bien plus loin que sa réputation d'œuvre militante. Poème politique et cosmique.

L'errance ainsi, qui n'est pas errements, et la découverte du monde se radicalisent en un mouvement délibéré, celui de la plongée dans le pays natal martiniquais, avec les particularités que voici : le *Cahier* n'est pas un texte de description réaliste, mais rien n'est plus près des rythmes, des étouffements et des pulsions de ce réel-là. Ce n'est pas un texte d'exaltation triomphaliste, pourtant il sera une des sources des inspirations de la diaspora africaine, il s'y trame une poétique tragique, et sans aucune complaisance, de la géographie et de l'histoire de ce pays à soi-même encore inconnu, et, pour la pre-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mière fois dans nos littératures, il s'y établit une communication, une relation, de ce même pays, avec les civilisations d'Afrique, les histoires enfin sues d'Haïti et des Noirs des États-Unis, des peuples andins et d'Amérique du Sud, et avec les souffrances du monde, sa passion et son tremblement. Ainsi, dès ce commencement, la relation à l'Afrique ne sera pas chantée comme immédiatement politique, elle ne procédera pas de la démarche de Frantz Fanon, qu'elle rencontrera plus loin, elle ne consistera pas non plus, comme pour Marcus Garvey bien auparavant et pour les Noirs des États-Unis, en un échange de populations, en un autre retour, qui eût pu passer pour une occupation (du Liberia et de la Sierra Leone) : ce sera plutôt une profonde poétique : de la souffrance historique des Afriques, du tourment du pays martiniquais, et de la connaissance partagée du monde.

Ces caractères se révéleront d'autant plus remarquables que le *Cahier* connaîtra une seconde vie, de 1940 à 1943 et 1944, dans une Martinique coupée du monde, occupée par les marins de l'amiral Robert, délégué du régime de Vichy, et cernée par la flotte étasunienne de la Caraïbe et de l'Atlantique.

Le poème s'enrichit des textes de résistance publiés alors par Aimé Césaire et par ses amis dont Suzanne Césaire, sa femme, et René Ménil, dans la revue *Tropiques* où l'on peut découvrir un manifeste

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

encore aujourd'hui trop peu considéré, et qui ne s'intitule pas *Poésie et politique* mais *Poésie et connaissance.* La revue est révélée, au hasard d'une vitrine de librairie ou de boutique (combien de fois cette simple petite phrase n'a-t-elle pas été dite), à André Breton, en 1941, et l'œuvre de Césaire en même temps, alors que le poète français est en route vers les Amériques avec un groupe d'artistes et d'intellectuels qui fuyaient l'occupation nazie de la France. Pendant cette période, Aimé Césaire écrit quelques-uns de ses plus beaux poèmes (*Le Grand Midi*, *Batouque*) réunis dans *Les Armes miraculeuses*, un recueil à la puissance tellurique. Il s'inscrit au Parti communiste français, dont il démissionnera en 1956 (la *Lettre à Maurice Thorez*), et à ce titre est élu dès 1945 député de la Martinique, plus tard député-maire de Fort-de-France, fonctions qu'il occupera pendant plus de cinquante ans, au nom du Parti progressiste martiniquais, qu'il a fondé après sa séparation d'avec le Parti communiste français. Nul ne saura dire, et peut-être pas le poète lui-même, si son activité politique s'est menée alors au détriment de sa création poétique, ou non. L'opinion la plus simple, mais peut-être la plus simpliste, serait que ces activités divergentes se sont soutenues l'une l'autre. Nous pourrions y deviner aussi des souffrances et peut-être des sacrifices, soigneusement tus.

La fréquentation des surréalistes, en particulier les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rapports avec André Breton et Paul Eluard d'une part, ainsi que les amitiés très intimes avec Léopold Sédar Senghor et avec le peintre cubain Wifredo Lam d'autre part, nous aident à comprendre qu'il y a là une connivence entre des poétiques occidentales modernes, toutes de contestation et de révolution du langage, et des poétiques nègres, dont les inspirations (la puissance du rythme, le merveilleux, la démesure, l'humour, la fusion originelle et la fondation cosmique de la parole, ainsi que les procédés : d'accumulation, d'assonance, de vertige, etc.) se rencontrent là, sans se confondre. Césaire est surréaliste parce qu'il a fondé dans sa négritude, et non pas le contraire. Cette négritude est à la fois de réveil de la mémoire et d'appel prémonitoire à une renaissance, elle *précède* en quelque sorte la floraison des négritudes modernes de la diaspora africaine, en ce sens elle diffère de celle de Senghor qui *procède* d'une communauté millénaire, dont elle résume la sagesse. La poétique d'Aimé Césaire est de volcans et d'éruptions, elle est déchirée des emmêlements de la conscience, parcourue des flots déhalés de la souffrance nègre, avec parfois une surprenante tendresse d'eau de source, et partout des boucans de joie et de liesse.

Le lecteur français lui reproche quelquefois un manque de mesure, alors même que c'est une poésie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toute de mesure, mais cette mesure-là est la mesure d'une démesure, celle du monde. Le poète est celui qui raccorde les beautés de son héritage aux beautés de son devenir dans le monde. Mais il n'a pas oublié la plantation (il y est né), ni le bateau négrier. Nous pouvons établir la différence d'avec les élégies de Léopold Sédar Senghor, offertes comme dans une barque lente sur le si puissant fleuve du pays africain, et par ailleurs, sur les quais de ports enrouillés, d'avec le chant aigre, écorché, aux rythmes torturés, aux relents de matin qui trébuche, de Léon Gontran Damas.

Étonnante dyssymphonie de ces trois paroles, qui célèbrent les sources et les diasporas, voix qui se mélangent sans se confondre, dont on dirait que les temps sont distendus, et où l'on entend pourtant que ces poétiques différenciées ont parcouru ensemble les diversités du monde.

Cependant, la maturité du poète est marquée par des travaux fertiles. Les livres de poésie, *Soleil cou coupé*, *Ferrements*, *Cadastres*, histoires et géographies, encore et toujours enserrées dans le frémissement tragique de l'étendue du monde, jusqu'au dernier, *Moi, laminaire*, à la fois luminaire et laminé, qui du fond de tant d'activités et de responsabilités, lève la statue d'ombre d'une solitude essentielle et irremplaçable.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les travaux, les essais, sur Toussaint Louverture en particulier, dont le plus renommé reste ce *Discours sur le colonialisme*, où le poète met en œuvre et à profit son érudition d'ancien apprenti normalien pour faire remonter à la surface tant de propos et d'intentions racistes à peine cachés dans le terreau de la culture d'élite occidentale. Il n'hésite pas à débusquer. Il affûte ses armes. L'acuité de la phrase, qui frappe net. L'éloquence aussi, qui ouvre sur l'emportement. Les poètes sont, quand ils le veulent, les plus vrais et les plus aigus des pamphlétaires.

Aimé Césaire a mené une entreprise théâtrale inaugurée avec le dur poème dramatique *...et les chiens se taisaient*, et tout orientée par la tragédie. On l'aborderait avec *Une tempête*, où il prend à notre compte le personnage de Caliban, le monstre (cannibale ?) de *La Tempête* de William Shakespeare, rien de moins qu'un habitant d'une île caraïbe, dont le duc légitime de Milan, dépositaire de toutes les sciences et de la connaissance, magique et logique, a fait la conquête aisée. Cette réfutation par Césaire d'une légitimité de la colonisation en son principe, comme de son apologie dans les faits, serait une bonne introduction aux autres pièces, *La Tragédie du roi Christophe*, et *Une saison au Congo*, qui examinent les implacables distorsions qui suivent souvent les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

luttes de décolonisation et qui en sont parfois les effets. On dit que pour compléter ce cycle, le poète avait eu l'intention d'écrire une tragédie sur la situation des Noirs des États-Unis, autre aspect de la colonisation, de ses énormes variétés, de ses incalculables conséquences. Si la tragédie est la résolution d'un dissolu, il est juste de considérer les tragédies des poètes anticolonialistes, ou plus simplement des poètes des pays du Sud, comme des tentatives de résoudre ce dissolu inconcevable qu'ont représenté l'acte de coloniser et ses conséquences. La parole tragique accompagne cette autre action soudain levée et qui à son tour s'oppose au geste du colonisateur.

Le monstre Caliban est conscience.

Il arrive aussi que la résolution du dissolu avorte, dans l'architecture tragique (qui se ramène alors à la facture d'un drame littéral), comme dans la réalité souffrante des pays, dont les histoires récentes proposent combien de terrifiants exemples : l'ancien colonisé reprend les manières, les stratégies, les injustices et les infamies de l'ancien colonisateur, auxquelles on l'a le plus souvent formé, la passion du pouvoir l'étouffe et le tourne contre son peuple, en Haïti comme au Zaïre : la tragédie en rend un compte sans complaisance.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Alors le poète est debout sur le terrain de son combat. On se souvient de la présence et des interventions d'Aimé Césaire aux Congrès des écrivains et artistes noirs, à la Sorbonne en 1956 et à Rome en 1959. C'était le temps des difficiles luttes de libération en Afrique, et il s'agissait d'aider avant tout à ces émancipations, mais aussi, déjà, de préserver le plus qu'il se pouvait l'ouverture africaine, la parole de poésie, la passion d'échanger, le goût d'être ensemble dans le monde, que *Présence africaine* avait entrepris de défendre, où Aimé Césaire toujours l'accompagnait, de toutes ses forces.

« Quand meurt un poète, ses images les plus belles, ses œuvres les plus marquantes, comme aussi ses paroles les plus quotidiennes, sont aussitôt gardées dans des fissures imperceptibles de l'improbable, et dans des failles mystérieuses du temps, où les audacieux les consultent. »

La mort des poètes a aussi des allures que des malheurs beaucoup plus accablants ou terrifiants ne revêtent pourtant pas. C'est parce que nous sentons qu'un grand poète, là parmi nous, entre dans une solitude que nous ne pouvons pas vaincre. Et au moment où il s'en est allé, nous savons que si nous le suivions à l'instant dans les ombres infinies, à jamais nous ne pourrions le voir ni le toucher.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vires

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XXIV

De l'ancien morne de Bezaudin, je veux dire de celui que j'ai connu et emporté avec moi (la trace de boue jaune striée de lattes de bambou comme des paliers dans la montée à pic, le bruit ruisselant qui piète avec vous, les baquets de géraniums sauvages qui bordaient la véranda), il reste ce tumulte d'ombres silencieuses qui parsèment les éclats du soleil à cru, et qui ont comme étouffé l'ancienne rumeur de rivière qui gravissait là. Mais l'accablement, une solitude que rien ne vient écorcher, plane encore. Qui est cet arbre sans fin, aux petits fruits translucides, près duquel nous ne nous sommes pas arrêtés? Les poétiques portent à nommer avec acuité, mais aussi à soulever les obscures passions du nom impossible, ou à vivre un désir impossible du nom. Le poète travaille entre ces appels. Ni ichtyologiste ni ornithologue, il ne trouve grâce aux désignations savantes des choses et des vies que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour la part de qualités secrètes que ces désignations suggèrent. Ni non plus généalogiste, il ne fonde en rien sur l'éphémère inappréciable des filiations. Maintenant, à la mi-pente, le tumulte d'ombres pousse à monter virant et dévirant, la terre jaune bouge sans arrêter, nous ne savons pas où nous sommes. Vous vous perdez ainsi dans un timbre-poste (par exemple William Faulkner, dans son Yoknapatawpha), c'est si vous le connaissez réellement vôtre. À ce moment, nous ressentons des grondements dans les dessous, les habitants avaient pour coutume de frapper sentence en ces occasions, « c'est la grande baille qui veut découler là encore », parlant ainsi du volcan qu'ils considéraient d'abord comme une montagne épaisse qui verse, et dont ils disaient à propos de son éruption finale de 1902 : « Il a brûlé sur nos corps seulement tout le côté à gauche. » (La nuée ardente, dévalant au loin sur Saint-Pierre, c'est une histoire bien connue, les avait atteints de ce côté pendant qu'ils fuyaient vers la mer.) Ils ont gardé la manie de ces grondements, un camion qui force, un tonnerre au loin, c'est pour eux encore et toujours la profondeur qui remonte dans la gueule du mont, tellement qu'il s'en est fait des traditions, et par exemple que vers la fin des années 1920 la Pelée a bien failli réintroduire dans le monde son carnage intime, qu'en tout cas elle a grondé tant que de colère, au point qu'une petite

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

légende en a résulté, que je serais né dans un de ces débordements, et que ma mère, oppressée des mouvements de l'éruption tellement prochaine, en avait certainement bien moins souffert les tourments de l'accouchement. Pour un enfant qui sera poète, c'est une grande vanité que de songer qu'il est venu au monde dans le bruit d'un volcanique désordre, et peut-être d'une sacrée éruption, éphémère il est vrai, et qu'il en a hérité des liens profonds avec des forces qu'il ne peut pas lui-même imaginer. Ces enfouissements, du volcan qui n'arrêtait pas de parler ainsi aux gens autour de lui, pendant au moins trente ans après son apocalypse de 1902, ou de la maison de naissance, qui disparut dans une éruption des végétations d'en dessous, sont des chemins de la Relation, je les ai poursuivis dans la mangrove du Lamentin au centre du pays, avec Apocal qui connaissait tout du lieu, où les sources consacrées, dont l'eau chaude s'écoule par moments, relayée par les eaux glacées d'une nappe phréatique à peu près clandestine, qui a sans doute et par miracle échappé aux pollutions des bananiers, sont alimentées par le même mont Pelé d'en haut, d'où proviennent aussi les sables noirs qui périodiquement recouvrent la plage étincelante du Diamant au sud, et qui la font ressembler pour un temps aux plages du Carbet, tout au pied du volcan. Le pays vit un rythme qu'il faut tenter de surprendre par-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dessous, mais en grand midi. De même, l'enfouissement mythique du poème à peine concevable, né de soi-même, aux temps où la parole était prise aux bouillonnements des premiers magmas, donna-t-il vie à tous les jaillissements de poèmes non concertés du monde, qui apparurent par la suite pour nous rassurer sur une telle légende, tout comme nous cherchons encore la *maison de la source*, où l'on jure que la rivière prend naissance, et comme nous devinons que les laves sous-marines courent d'un volcan à l'autre au long de l'arc caraïbe, sans que pas un ne sache vraiment à quel moment ni par où elles remonteront en éruptions, peut-être pour enlever l'archipel tout entier. Et il en fut ainsi, un sentiment d'incertitude et de légèreté toujours remises à jour, quand je trouvai, au hasard d'un vieux papier officiel, jauni, délicatement dentelé de rouille, que ma mère se prénommait, dans un épelé complet : Adrienne Marie Euphémie. Pour un jeune garçon qui sera peut-être écrivain, et quoi qu'il aura pu penser de la vanité des chaînes de filiation (aujourd'hui, c'est le monde entier, le Tout-monde, qui est somptueusement illégitime), il y avait quelque raison de croire à cette logique souterraine de la Relation, supposant que ce nom d'Euphémie, qui est si rare et si beau, et qui sans doute avait été dévolu au gré du calendrier ou de la fantaisie d'un parent ou du sarcasme d'un commis d'état civil, présageait au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

poète quelque avertissement qu'il eût à adoucir les éclats originels de ses transports d'écriture. C'était là manifestée une des formes bien rares du rattachement à une mère, à la mienne en particulier, qui était éloignée des soucis de littérature mais qui sans doute en avait une intuition enfouie, si l'on s'en rapporte à ce peu d'observations très pointues que, sans savoir en rien lire ni apprécier aucun texte, elle me faisait parfois. Ce sentiment s'agrandit quand ma mère mourut et que, dans les temps qui précédèrent, elle refusa la perspective d'une tombe au cimetière du Lamentin, qui se fond dans la mangrove. Madame Adrienne voulait être enterrée dans une caisse de bois à même la terre, cérémonie à la fois dénudée et insoutenable, entourée de l'apparat de chants religieux éclatants, dont avaient pris soin les gens de sa confession. Refuser une tombe n'est pas chose ordinaire dans le pays de Martinique, les tombes sont les Maisons des morts, qui sans elles semblent là manquer de prestance, les fosses sont dévolues aux plus que pauvres et les grosses familles jouent de ces marques de préséance. Les cimetières des pays et des villes de créolisation, et généralement de grands cyclones, Guadeloupe, Haïti, Martinique, La Nouvelle-Orléans, Carthagène des Indes, sont à leur tour de petites villes étincelantes comme des plages blanches, dont les avenues ouvrent sur des fugacités illuminées plutôt que sur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'espace atone d'un Au-delà. Aujourd'hui, je peux concevoir que ma mère, dont je retrouve à peine la trace indubitable entre deux de ces monuments, emplit tout ce cimetière du Lamentin, où j'ai joué parmi les milliers de bougies allumées aux jours et aux soirées féeriques de la Toussaint, d'une présence qu'aucune architecture tombale, baroque ou prétentieuse, sotte ou naïve, avec ses ferveurs maladroites d'herbe souffreteuse, n'a contrainte. Quittez ces rêveries, brûlées de soleil de nuit, d'un enfant en marge du monde et qui avec ses amis pressentait pourtant les ailleurs, et qui confondait ses sentiments, dont il n'avait aucune assurance, avec ce qu'il éprouvait des entours d'énergies qui venaient ainsi à sa rencontre (dans la fragilité même du lieu de sa naissance, qui plus tard devait s'enfouir), et estimez comment tout cela peut sembler relever d'une analyse aux allées tracées raides : la passion (la fatalité) de l'enfouissement, le besoin d'une légende des origines (non pas d'une source des humanités mais de la première cristallisation de leur parole), le rêve de la source elle-même matérielle de la rivière comme maison et comme intimité, à la fin la disparition tout à fait banale et imprévisible de la case à naissance précisément, et puis, si l'on fonde sur la rumeur, la naissance elle-même toute en éruption, et la relation nominale (quoique ce ne fût pas au travers d'un nom patenté de famille), et en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tout cas linguistique, à une mère non lettrée, la disparition (ou le soupçon d'évanescence) de la mort, la trace perdue des linceuls, les cimetières riants, le vieillissement cosmique et tant d'autres caractères que vous me signalerez sur l'heure comme relevant de la plus confirmée psychanalyse. Celle-ci serait-elle, en la circonstance, passée à côté ou hors le poétique? Son désir d'obscur ou son plaisir de jour seraient-ils restés tout d'esprit? Je vous répéterai, avec une inquiétude peut-être à vos yeux aliénée, qu'il s'agissait là (ici) des éléments d'une poétique dévirée, qui a d'abord rassemblé l'idée ou le représenté ou l'imaginaire, c'est dire l'histoire, de ces lieux hasardés, le morne de Bezaudin, la mangrove du Lamentin, le rocher du Diamant (*et de ce qu'il y a encore par-dessous*, lequel ne relève pas de l'examen mais de l'exultation et de la respiration), autour de la nécessité imprévisible elle aussi des diversités du monde et des saveurs d'un pays, de leur rapport de pays à monde. Chacun a ses manières, individuelles et collectives, de réfléchir ce rapport, qui n'est en rien ce qu'on dit s'établir du particulier à l'universel. Car le lieu paraît dès l'abord partagé, et dès cet abord le Tout-monde serait infime (intime) lui aussi. Vous fouillez dans une même terre, ou vous rapprochez une mer de ses environnants, ou bien vous égaillez vos destins, ou vous combattez ici les mêmes vieilles morts que partout là, vous établissez

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

frontières entre monts et ravines, pour suivre de l'un à l'autre et de tous à tous. Nous comprenons alors que ce qui nous distrait de l'*essence* d'un sacré, de la lecture d'un poème primordial, ce n'est pas la banalisation ni la technicité inarrêtable ni la laïcité légiférée de nos savoirs et de nos manières désormais, mais ceci : que la poétique de la Relation a projeté en avant de nous ce poème en étendue que nous réputions être né des laves primordiales. Il n'approche aucune essence, précisément, il établit un autre sacré, dans la Relation, non pas de ceci à cela mais de tout à tout. Nous reste encore à lui prêter vie dans les démesures du monde. Car nous traversons un autre obscur que celui des premiers âges de la terre, et nous l'illustrons d'une autre manière, c'est l'obscur des temps mêlés, et nos paroles accourent de partout, s'éteignent ensemble, recréent leurs chaos. La philosophie de la Relation est l'aspiration fragile, l'autre lieu où surprendre ces manières multipliées que nous avons de partager nos rapports rhizomiques, sans qu'elle confonde jamais ces manières les unes dans les autres, et sans que leurs différents, dont les opacités déjà correspondent, soient opposés en absolu, fût-ce en une fois. L'obscur n'est pas l'irréparable, même s'il voyage entre éruption et enfouissement. Nous voyons l'horizon en imagination, nous avançons, il recule et s'évanouit sans cesse, parce que notre seule manière

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de le concevoir vraiment, c'est par notre imaginaire. Celui-ci crée les horizons des îles ou des villes, et par conséquent la réalité des archipels. Ce serait (à jamais aussi) sur chaque horizon levé, où que ce soit au monde, et que cet horizon fût né de n'importe quel paysage, ou père de n'importe quel pays. Car la filiation, douteuse condition des humanités quand elles veulent la légitimer, vaut pour ces horizons et ces paysages et ces pays : ils n'héritent pas, ils *poursuivent*. Sinueux et indéfaisables comme les rivières Lézarde autour de nous, qui sont si nombreuses et indémêlables dans leurs tournants. Et hauts et droits et seuls comme le seul mont Fuji.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'obscur de l'étendue

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Récitation pour Mahmoud Darwich

Le poète gravit en cet écart veiné de roches
Sous une ravine courue d'argiles immortelles
Il sonne le Nom avec précision, brève loi, et toute la largeur de la lune
Il épelle la fleur du Nom grandie au feu des crimes (crimes morts), il dérive
Ses pieds dessinent sous la terre, ses yeux dansent au loin des sables, sa main frappe au vrai lieu des nuages
Près des vieux lacs qui tremblent il halète
Il plonge à l'astre où s'ennoblit le Nom
Il l'y maintient innommé obscur
À jamais d'un granite puissant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Végétation de l'acoma

Pour cette fois, nous cheminons au long des crêtes qui mènent du Prêcheur à Grand'Rivière, par endroits semées de noix d'acajou sur lesquelles vous faites attention de ne pas déraper, mais l'ombre des grands arbres, les ébéniers, peut-être les mahoganis (ô mahagony), est si profonde et légère qu'il vous paraît que vous naviguez en plein dans la végétation d'un acoma. La multiplicité ne s'altère d'aucune disparité des lumières, et les ombres sont dilatées tout autant aux sommets que dans les fonds. La chaleur brille par noirs moments.

C'est ce que nous appelons encore diversité, quand nous voulons approfondir et prolonger en solennité nos pensées, qui autrement courent partout. Mais le plus souvent nous n'y attachons rien, et si nous disons : le Divers, c'est parce que nous savons que dans les plantées d'oranges et de mandarines sur les pentes, entre les relevées bourrées d'eau, vous rencontrez des amertumes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

inattendues et tant de têtues et sucrées récoltes. Ne craignez pas l'amertume, ni ne méprisez ces douceurs.

Les saveurs rôdent et dévalent, toute nature fréquente où elle veut, comme elle veut. La bonté sans falbalas tourne autour du théâtre le plus sobre (des roses de porcelaine, poussées auprès de trois chutes d'eau), quand la pièce est finie, c'est-à-dire quand fatigué d'aller ainsi, vous retournez vos pieds. *Ce que nous appelons la bonté, c'est la trace, qui nous permet de ne pas nous perdre dans cette multiplicité, laquelle n'a ni l'arrogance des accumulations sans failles ni la fatuité des désordres. La multiplicité conduit le divers avec cette même secrète patience qui régit à grosses coutures la façon des quilts les plus délicats de nos rêves. Et quand nous nous y perdons, croyant prendre tout détail pour un univers entier, nous errons pourtant de notre lieu à tout autre. C'est imaginer.*

Les esprits avertis disent ainsi que celle qui parcourt ces crêtes et ces fonds devine, dessine et rassemble, pour les accorder, les imaginaires de nos mondes. Les poétiques indiscernables, si difficiles à exprimer, dont les entournures se joignent pourtant : les vues et les divinations (optiques) de ce que nous pressentons être l'équivalent du réel, qui est l'équivalent de nos rêveries. L'œil rivé aux profondeurs de la terre, et qui en écoute les variations : c'est toute science.

Nous pressentons les entracements que la tisseuse ardente sème alentour, c'est-à-dire, cette recherche de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

trace et l'idée aussitôt qu'il faudra la perdre si bellement. Nous suivons à nouveau un chemin des crêtes, cette fois-ci entre Le Vauclin et La Trinité, si près si loin de la montagne Pelée, ou entre Barranquilla et Carthagène, dans la Colombie caraïbe, ou bien entre Eget et la passe qui mène aux Espagnes, Geneviève Gallego y travaille ses sculptures, ou bien sur les hauteurs des Cinque Terre en Italie, avec Piva dont les pêches fournissent à sa trattoria de Vernazza, ou bien dans les nuages d'une pluie insulaire où la maison devient un cap. Nous aimons ainsi à désigner dans l'alentour, sans qu'il soit possible de savoir ce qu'il en est vraiment, le sachant pourtant. Nous poursuivons le désordre prophétique de l'homme du Sud, qui a dit sans dire tout en disant. *C'est de William Faulkner qu'il s'agit là. Que voyez-vous dans ces états de monde? Qui soit commun et partagé? Cela que la dame du lieu nous a enseigné avec tant de légèreté. Le grain serré du vêtement de la terre, et l'espace irrépressible que soulèvent ces bleus-or nés d'une argile écrue.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Souques

I. Il y eut, qui s'éleva, une parole sacrée 11
II. Dans le morne de Bezaudin 16
III. Tu ne trouveras pas la case 18

Phases

IV. La suite non ordonnée des images 25
V. La pensée archipélique, pensée de l'essai 45
VI. La pensée du tremblement 54
VII. La pensée nouvelle des frontières 57
VIII. La pensée de l'errance 61
IX. La pensée des créolisations 64
X. La pensée de l'imprévisible 67
XI. La pensée de l'opacité du monde 69
XII. La pensée de la Relation 72
XIII. La pensée de la trace 80

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XIV. Qu'est-ce ainsi, une philosophie 82
XV. Les pays sans falaises 90

Casses

XVI. Non pas les incertitudes 97
XVII. Puis, bien plus tard 100
XVIII. À partir de quoi, la différence 101
XIX. Dans le Divers aussi, la différence 104
XX. Quand les continents 109

Erres

XXI. Cette cabane était engloutie 117
XXII. Une des plus immédiates façons 121
XXIII. La route de Balata 128

Vires

XXIV. De l'ancien morne de Bezaudin 141

L'obscur de l'étendue

Récitation pour Mahmoud Darwich 153
Végétation de l'acoma 154

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

LA LÉZARDE. Prix Théophraste Renaudot 1958.

LE QUATRIÈME SIÈCLE. Prix Charles Veillon 1965. Nouvelle édition en 1997 (« L'Imaginaire », n° 233).

MALEMORT.

LA CASE DU COMMANDEUR.

MAHAGONY. Prix Putterbaugh 1989.

TOUT-MONDE, repris dans « Folio », n° 2744.

SARTORIUS. *Le roman des Batoutos.*

ORMEROD.

Poésie

POÈMES COMPLETS : *Le Sang rivé – Un Champ d'îles – La Terre inquiète – Les Indes – Le Sel noir – Boises – Pays rêvé, pays réel – Fastes – Les Grands Chaos.*

LE SEL NOIR – LE SANG RIVÉ – BOISES, préface de Jacques Berque (« *Poésie/Gallimard* »).

PAYS RÊVÉ, PAYS RÉEL – FASTES – LES GRANDS CHAOS. Grand Prix de poésie du Mont-Saint-Michel, 2000 (Poésie/Gallimard).

Essais

SOLEIL DE LA CONSCIENCE (Poétique I).

L'INTENTION POÉTIQUE (Poétique II).

LE DISCOURS ANTILLAIS (« Folio essais », n° 313).

POÉTIQUE DE LA RELATION (Poétique III). Prix Roger Caillois 1999.

TRAITÉ DU TOUT-MONDE (Poétique IV).

INTRODUCTION À UNE POÉTIQUE DU DIVERS. Prix des Études Littéraires de Montréal, 1995.

FAULKNER, MISSISSIPPI (« Folio essais », n° 326).

LA COHÉE DU LAMENTIN (Poétique V).

MÉMOIRES DES ESCLAVAGES (Gallimard/Documentation française).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

UNE NOUVELLE RÉGION DU MONDE (Esthétique I).

LES ENTRETIENS DE BATON ROUGE, avec Alexandre Leupin.

Théâtre

MONSIEUR TOUSSAINT, version scénique.

LE MONDE INCRÉÉ, poétrie. *Conte de ce qui fut la tragédie d'Askia – Parabole d'un moulin de Martinique – La Folie Celat.*

Aux Éditions du Dragon

UN CHAMP D'ÎLES, illustrations de Wolfgang Paalen.

LA TERRE INQUIÈTE, illustrations de Wifredo Lam.

BOISES, illustrations de Augustin Cardenas.

Aux Éditions Falaize

LES INDES, illustrations d'Enrique Zanartu.

SOLEIL DE LA CONSCIENCE, édition originale.

Aux Éditions Présence africaine

LE SANG RIVÉ, édition originale.

Aux Éditions du Gref

DISCOURS DE GLENDON.

FASTES, édition originale.

LES INDES / THE INDIES, édition bilingue, texte anglais (Canada) de Dominique O'Neill.

Aux Éditions du Seuil

LE SEL NOIR, illustrations de Matta.

MONSIEUR TOUSSAINT, première version.

UN CHAMP D'ÎLES – LA TERRE INQUIÈTE – LES INDES, Points-Seuil.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LA LÉZARDE, Points Seuil.

LE DISCOURS ANTILLAIS (repris dans « Folio essais/Gallimard », n° 313).

LA TERRE MAGNÉTIQUE, *les errances de Rapa Nui, l'île de Pâques* (en collaboration avec Sylvie Séma).

Aux Éditions Stock

FAULKNER MISSISSIPPI, illustration de Sylvie Sémavoine (repris dans « Folio/essais/Gallimard », n° 326).

Aux Éditions Le Serpent à Plumes

LES INDES / *LEZENN*, édition bilingue, texte créole (Martinique) de Rodolf Étienne.

Aux Éditions Galaad / Institut du Tout-monde

En collaboration avec Patrick Chamoiseau :

QUAND LES MURS TOMBENT. *L'identité nationale hors-la-loi?*

L'INTRAITABLE BEAUTÉ DU MONDE. *Adresse à Barack Obama.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert